

LA TRAGÉDIE

DE

SAINTE AGNÈS

TIRAGE.

240	exemplaires	sur papier vergé.
10	—	sur papier de Chine
10	—	sur papier Whatman.

260 exemplaires, numérotés.

245

LA TRAGÉDIE

DE

SAINTE AGNÈS

PAR LE SIEUR D'AVES

Publiée sur l'imprimé de David du Petit Val

(ROUEN, 1615)



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

—

M DCCC LXXV


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT

La tragédie, en France, ne date pas de Corneille. Dans ce genre, qu'il porta à sa perfection, il s'était déjà produit quelques tentatives assez sérieuses et qui n'étaient certes pas dépourvues de mérite. Jodelle, avec sa *Cléopâtre;* Garnier, avec son *Hippolyte;* Du Ryer, avec *Scévole* et *Lucrèce;* Mairet, avec sa *Sophonisbe,* avaient ouvert la voie dans laquelle est entré Corneille, et qu'il a parcourue si glorieusement.

De tous les précurseurs de notre grand poëte tragique les noms ne sont pas venus jusqu'à nous,

et parmi ceux que la postérité a laissés dans l'oubli, plus d'un, peut-être, ne le méritait pas. Nous en avons au moins une preuve dans le sieur d'Aves, dont nous publions aujourd'hui la tragédie de *Sainte Agnès*, restée inconnue jusqu'à ce jour, croyons-nous bien, à tous les bibliographes.

Cette pièce n'a pas seulement pour elle le mérite de la rareté ; elle se distingue encore par des qualités sérieuses. L'intrigue, fort simple, il est vrai, est bien conçue et bien conduite ; mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est la parfaite convenance avec laquelle parlent les personnages, chacun tenant bien exactement le langage qui convient à sa situation.

Parfois aussi se présentent de beaux vers qui ne dépareraient certes pas les pièces de Corneille ; et nous sommes tout porté à croire que l'auteur de *Polyeucte*, quand il a composé le rôle de Pauline, s'est souvenu de la tragédie de *Sainte Agnès*. En tout cas il est impossible de n'être pas frappé, dans une lecture comparative des deux pièces, des grandes analogies de situations et de pensées qui s'y rencontrent.

Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que Corneille, qui était de Rouen, et qui devait nécessairement s'intéresser aux choses de son pays, ait eu connaissance d'une tragédie publiée à Rouen par un auteur qui était peut-être son compatriote, et qui d'ailleurs, si l'on en juge par les vers qui lui furent adressés et par le haut patronage sous lequel il plaça son œuvre, devait avoir une certaine situation dans la société de son temps.

Toute religieuse que soit la tragédie de *Sainte Agnès*, on y trouvera encore certaines crudités d'expressions, et même d'idées, derniers vestiges des licences du XVI[e] siècle, dont on suivrait encore la trace dans les premières pièces de Corneille. Si nous les signalons ici, ce n'est ni pour en accuser l'auteur, ni même pour l'en disculper. Nos pères appelaient les choses par leur nom, et l'on y trouvait cet avantage que les pensées étaient franchement conçues et clairement énoncées : aussi l'époque de la plus grande liberté du langage a-t-elle été aussi celle de sa plus grande pureté et de sa plus grande correction. La convention, d'ailleurs, est pour beaucoup dans cette matière, et nos oreilles, si

sévères parfois pour les gauloiseries du bon vieux temps, se laissent bien facilement instiller le poison bien plus dangereux contenu, mais adroitement dissimulé, dans bon nombre des œuvres contemporaines.

J. D.



TRAGEDIE DE SAINTE AGNES

PAR

Le Sieur d'Aves.



A ROVEN,

DE L'IMPRIMERIE,

De David dv Petit Val,
Libraire et Imprimeur ordinaire du Roy.

1615.



ARGUMENT

DE LA PRESENTE TRAGEDIE.

SAINTE Agnés fut native de la ville de Rome, extraite de nobles parens, lesquels, estant chrestiens, la firent dés le berceau nourrir en leur foy. De ce temps estoit gouverneur de Rome Simphronie, sous l'empereur Diocletian, grand persecuteur des chrestiens. Ce Simphronie avoit un fils, lequel n'eut pas si tost veu sainte Agnés, qu'il en devint passionnement amoureux, pourquoy il s'informe de l'extraction de la vierge; l'ayant sceuë, il se resout de luy faire offre de son service, et pour ce sujet il prend l'occasion de la rencontrer un jour qu'elle revenoit de l'escole ; mais ceste fille ne s'émeut non plus de son discours que si elle eust eu un cœur de rocher ; d'autant qu'elle estoit preoccupée du saint amour de Jesus Christ. Ce jeune homme, se voyant ainsi dedaigné, en prend un si grand deplaisir qu'il en devint tout melancholique et reveur ; dequoy son pere s'estant apperceu, il en voulut sçavoir la cause. Son fils la luy ayant declarée, il mande

le pere de sainte Agnés, auquel il fist entendre l'amour de son fils, et le desir qu'il avoit d'espouser sa fille, à quoy il le conjure de tout son pouvoir. Le pere de la sainte luy fist demonstration d'avoir son alliance fort agreable, mais qu'il falloit qu'il sceust la volonté de sa fille avant que de rien resoudre de cet affaire. Il la sçait donc, et est telle qu'elle ne se veut point marier, ne desirant d'autre espoux que Jesus Christ. Ceste resolution sceuë, le pere de sainte Agnés neglige de la faire sçavoir à Simphronie, ce qui ennuyant son fils trop passionné, il se delibere luy mesme de sçavoir encore une fois la volonté de la vierge ; pour cet effet il la void, et avec tout l'artifice que l'amour sçauroit inventer, il la cajolle, mais il y perd son temps tout de mesme que la premiere fois, ce qui luy cause un tel regret qu'il en tombe extremement malade, s'estant imaginé par les responces ambiguës de sainte Agnés qu'elle estoit amoureuse d'un autre que de luy, ce qui fait que luy et son pere s'estans plus particulierement informez de la vierge, ils treuvent qu'elle est chrestienne : chose qui les resjouyt beaucoup, croyans par ce moyen en avoir plustost la raison. Pour ceste fin, Simphronie la fait venir parler à luy, où aprés l'avoir long temps preschée pour la destourner de sa foy, en fin, voyant sa constance, il la fait despoüiller nüe et l'envoye au bordeau ; mais elle n'y fut pas si tost que son bon ange ne la vint garder. Le fils de Simphronie, ayant appris qu'elle estoit en ce lieu, y vient pour la forcer, estant accompagné de quelques paillards, lesquels estoient aussi venus pour mesme intention. S'estant mis en devoir d'executer son dessein, l'ange de la sainte le tuë. Sa mort ayant esté annoncée à son pere, il vient

tout forcené de dueil trouver la vierge, laquelle il gourmande fort ; mais, voyant que c'estoit en vain, il a recours aux prieres, et la supplie de ressusciter son fils, ce qu'elle fait ; et luy ressuscité presche Jesus Christ, ce qui cause qu'une sedition s'émeut entre le peuple de Rome et les sacrificateurs des dieux. En fin, ayant esté appaisée par Simphronie, la sainte est condamnée au martyre, et pour cet effet est delivrée entre les mains d'Aspase, homme cruel et lieutenant de Simphronie. Ce meschant fait allumer un grand feu, et la fait precipiter dedans. Par sa priere il s'esleve un orage qui estaint ce feu, lequel brusle tous ceux qui s'approchent pour le rallumer. Aspase, voyant ce miracle, en devient plus enragé, et pour avoir plustost la fin de la sainte, et luy fait couper la gorge, et de ceste sorte elle rendit son ame à Dieu. Voilà le sujet de ceste tragedie. Au reste, je t'advertis, lecteur, que je n'y ay point fait de chœurs ; non pas que je ne l'eusse bien peu, mais d'autant que ce m'eust esté un travail inutile, ayant veu representer plus de mille tragedies en divers lieux, auxquelles je n'ay jamais veu declamer ces chœurs.





A NOBLE ET VERTUEUSE

DAME FRANÇOISE D'AVERTON,

Baronne de Baszoches, dame de Rie, etc.

MADAME,

Je viens vous presenter l'histoire du martyre de la bien heureuse vierge sainte Agnés, pour m'acquiter du commandement que je receu de vous, il y a quelque temps, de la mettre en vers tragiques. Si quelque plume mieux taillée que la mienne eust entrepris de l'escrire, je ne doute point qu'elle ne l'eust relevée de plus vives couleurs : mais pour vous obeyr, j'ay passé par dessus toutes considerations, esperant que les esprits bien-nez m'excuseront, et loüeront mon dessein plustost que de m'accuser, quand ils sçauront qu'en ce sujet je n'ay eu d'autre but que l'honneur de la gloire de Dieu, et celuy de vous tesmoigner, Madame, que je suis

Vostre obeissant serviteur,

D'AVES.



A MONSIEUR D'AVES

SUR SA TRAGEDIE DE SAINTE AGNÉS.

—

SONNET.

D'UNE *plus docte plume on ne pouvoit descrire*
Des empereurs romains la tyrannique loy,
Qui vouloient, trop cruels, abolir nostre foy,
Faisant souffrir aux saints un langoureux martyre.

Ces sacrez vers, chantez sur la divine lire,
Nous font voir qu'Apollon, des sciences le Roy,
Se plaist à demeurer, mon D'AVES, *prés de toy,*
Pour t'inspirer les traits de son disert bien dire.

C'est pourquoy ce patron de la virginité
Sainte Agnés, dont le nom en tous lieux est vanté,
A voulu te choisir pour chantre de sa gloire :

Croyant certainement que tes fluides vers
La publieront si haut au temple de memoire,
Que l'air s'en entendra par tout cet univers.

———

QUATRAIN.

D'AVES, *que les neuf sœurs ont nourry de jeunesse,*
Tu peints si doctement en tes tragiques vers
De sainte Agnés la vie et les tourments divers,
Que tu semble espuiser toute l'eau de Permesse.

FRANC. ROLLAND.

———

AU SIEUR D'AVES.

ESCRIVANT *ceste histoire sainte,*
D'Aves, ton ame fut attainte
D'un fort et puissant aiguillon :
Car le ciel ce bon heur t'infuze,
Qu'Agnès t'y conduit comme Muze,
Et que Dieu t'y sert d'Apollon.

DE LASTRE.

ENTRE-PARLEURS.

MARTIAN, amoureux de sainte Agnés.
CENSORIN, amy de Martian.
SIMPHRONIE, pere de Martian et gouverneur de Rome.
Le pere de sainte Agnés.
La mere de sainte Agnés.
Le trompette.
Les paillards.
Les macquerelles.
L'ange de sainte Agnés.
Sainte Agnés.
Les prestres des dieux.
Le peuple Romain.
Le messager.





SAINTE AGNÉS

TRAGEDIE.

ACTE I.

MARTIAN ET CENSORIN.

Martian.

MONTAGNE *solitaire, et vous, sombre caverne,*
Où mes tristes pensers tous les jours je gouverne,
Depuis que Cupidon, ce tyran redouté,
Par l'effort d'un bel œil m'osta la liberté,
Las! s'il demeure en vous quelques intelligences
(Ainsi comme l'on croit, et comme je le pense),
Qu'il leur plaise escouter mes funebres accents,
Pitoyables tesmoins des ennuis que je sens,
Pour reverer par trop une ingrate maistresse,
Laquelle à ses rigueurs ne donne point de cesse;
Mais plus je vay l'aimant avecques fermeté,

Et d'autant plus je suis de ses yeux rejetté,
Semblable à ces tyrans desquels, pour leur bien faire,
L'on ne reçoit enfin que la mort pour salaire.

Censorin.

C'est justement ici que l'on m'a dit qu'il est;
Et de fait je sçay bien que du tout il s'y plaist;
Nous y venons souvent, sous le frais de l'ombrage,
Escouter des oyseaux l'agreable ramage,
Et quelquefois aussi pour causer librement
De tout cela qui vient en nostre entendement.
Mais je ne le voy point, sa grande inquietude
Volontiers l'a fait mettre en quelque solitude;
Il est dans une grotte à plaindre et lamenter.
Cependant il me faut icy proche escouter
Si je pourray l'ouyr.

Martian.

Vous doncques, sainte troupe,
Qui faites residence en ceste verte croupe,
Entendez mes ennuys, entendez mes douleurs,
Et voyez les assauts que me font les malheurs;
Puis, si quelque pitié vous émeut et vous touche,
Hélas! consolez-moy d'un mot de vostre bouche.

Censorin.

Si je ne suis trompé, j'entends et reconnois
Les tons et les accents de sa dolente voix.
Les dieux en soient loüez: car beaucoup je desire

De sçavoir le sujet pour lequel il soupire.
Vingt jours sont jà passez qu'il n'a point de repos,
Ne cessant d'invoquer la cruelle Atropos;
Mais il cache son mal, car, si tost qu'il m'avise,
D'un air calme et serain son visage il deguise.
Il me le faut surprendre et le supplier tant,
Que son dueil si couvert il m'aille racontant,
Sans en retenir rien au fond de son courage;
Aussi pour ce sujet j'entreprens ce voyage.
Vous n'aurez rien gaigné de vous estre caché,
Car je vous tiens aprés vous avoir bien cerché.
Pourquoy, mon cher amy, si vostre ame est malade,
Pourquoy le celez à moy votre Pylade?
Hé! que vous ai-je fait? vous ai-je esté trompeur?
Suis-je un amy du temps, charlatan et mocqueur?
En ce siecle pervers, où presque chacun use
De manquement de foy, de finesse et de ruse,
Avez-vous pas cogneu ma grand' fidelité,
Et comme à vostre bien je suis du tout porté?

Martian.

Certes je l'ay cogneu, j'en ay du tesmoignage
En mille bons effets, et non en vain langage,
Qui ne sert qu'à piper les esprits plus loyaux,
Ainsi comme au sifflet on pipe les oyseaux.

Censorin.

Puis donc qu'il est ainsi, hastez-vous de me dire
L'ennuy pour qui je voy que vostre cœur soupire,

Qu'est-ce que vous pensez? Faites le moy sçavoir,
Car de retarder plus je n'ay pas le pouvoir,
Joint que l'affection que vous m'avez promise
Vous oblige à n'user envers moy de remise.

Martian.

Plustost que d'y manquer j'endurerois la mort.
Doncques je vous diray que l'amoureux effort
Que m'ont fait deux beaux yeux est l'ennuy qui m'outrage
Et qui fait que je hante en ce rocher sauvage,
N'ayant pour compagnie autre que mon penser,
Qui fait devant mon ame à tous coups repasser
Ces doux flambeaux d'amour tout de la mesme sorte
Qu'une-fois je les veis en sortant de ma porte.

Censorin.

Ayant bien entendu vostre plaintif discours,
Je reconnois assez que le dieu des amours
Vous a blessé le cœur, pour quelque beauté rare,
Qu'à la douce Venus peut-estre l'on compare:
Car autrement je croy que vous ne seriez pris
Dans les filets d'Amour, sinon d'une Cypris;
Ce qui me le fait dire est que j'ay cognoissance
Que nulle cy devant n'avoit eu la puissance
D'assujettir à soy vostre rebelle cœur,
Qui contre ces plaisirs estoit tousjours vainqueur.

Martian.

Ce que vous avez dit n'est que trop veritable.

Une jeune beauté qui n'a point de semblable
En l'empire romain me captive si fort,
Qu'un esclave est heureux comparé à mon sort.

Censorin.

Comment appelle-t-on ceste fille jolye,
Qui de sès beaux cheveux si fermement vous lie?

Martian.

Elle se nomme Agnés.

Censorin.

Je ne la cognoy pas.

Martian.

Je suis si fort espris de ces charmeurs appas,
Qu'il ne m'est plus moyen de faire resistance,
Si je n'en ay bien tost la douce jouyssance.

Censorin.

Dittes, depuis quel temps estes-vous son amant,
Pour vous aller ainsi tristement consommant?

Martian.

Un mois s'est revolu, voire un peu davantage,
Depuis l'aimable jour que je vis son visage.

Censorin.

Et que s'est-il passé du depuis entre vous?

Martian.

Il ne s'est rien passé sinon que du courroux.

Censorin.

Du courroux! et comment?

Martian.

Hélas! c'est qu'elle m'use
D'un vigoureux mespris et du tout me refuse.

Censorin.

Elle est bien dédaigneuse.

Martian.

O dieux! elle l'est tant
Qu'elle pourroit lasser l'homme le plus constant!
Voire eust-il surmonté tous les perils du monde,
Soit de ceux de la terre, ou bien de ceux de l'onde.

Censorin.

Ho! que me dites vous?

Martian.

Je vous dy verité.

Censorin.

Par les dieux, c'est usé de trop de cruauté;
Mais, mon plus cher amy, dittes moy la responce

Qu'elle vous fist aprés vostre douce semonce
De vous donner son cœur?

Martian.

O souvenir amer,
Et qui ne fait sinon ma douleur renflamer!
Voicy ces propres mots: « Retire toy, poussiere,
Retire toy de moy; va, retourne en arriere,
Et ne viens m'affliger de ton fascheux devis,
Car un autre amoureux tous mes sens a ravis,
Je porte ces faveurs de fine orphevrerie,
Et nul autre que luy n'aura la seigneurie
De mes affections tandis que je vivray
En ces terrestres lieux: car, pour dire le vray,
Il est si grand seigneur que nul ne le surpasse,
Soit en biens de fortune ou biens de bonne grace;
Bref, il est du bon heur si bien accompagné,
Que s'il estoit de moy tant soit peu dedaigné,
Pour vous mettre en son lieu, chacun me pourroit dire
Avoir quitté le bon pour m'attacher au pire.»
Voila, mon cher amy, comme ceste beauté
Par ses rudes propos me monstra sa fierté,
Qui me sceut tellement de toutes parts atteindre,
Que depuis je n'ay fait que soupirer et plaindre,
M'estant pour ce sujet en ce lieu retiré,
Qui semble estre basty pour un cœur martyré
D'ennuis et de malheurs.

Censorin.

Amy, la solitude
Ne nous delivre pas de ceste servitude
Qui vous tient arresté, plustost elle nous perd,
Et croyez-moy qui suis en ces choses expert,
Car maintes fois j'ay fait certaine experience
Que les lieux reculez et sacrez au silence
Ont une grande force à nous faire imprimer
L'objet que Cupidon tasche à nous faire aimer;
D'autant que nostre esprit de nature divine,
N'ayant d'autre action, sans cesse s'imagine
En cent mille façons cet agreable objet,
Duquel le dieu d'amour le veut rendre sujet;
Et se l'imaginant sans que rien s'y oppose,
De l'objet et de luy ce n'est plus qu'une chose;
Si bien qu'à l'advenir il est fort mal aisé
Que l'un se voye plus de l'autre divisé.

Martian.

Ce que vous avez dit, cher amy, je ne nie.
Mais qui peut resister contre ceste manie?

Censorin.

Sans doute que chacun s'y trouve bien confus,
Mais escoutez, amy, pour un petit refus
D'une jeune fillette il ne faut tout sur l'heure
Desesperer d'avoir la fortune meilleure.

Allez vous ignorant que le plus grand bon-heur
Ne se peut acquerir qu'avec un grand labeur ?

Martian.

Je ne l'ignore pas, car j'y suis passé maistre.

Censorin.

En ceste occasion faites-le donc paroistre ;
Poursuivez constamment vostre amoureux dessain,
Peut-estre quelque dieu vous prestera sa main.

Martian.

Je l'en vay suppliant.

Censorin.

Certes je le presage ;
Mais dittes, je vous prie, est-ce pour mariage,
Que vous allez aimant ceste jeune beauté,
Ou si c'est pour joüir de sa pudicité?

Martian.

C'est pour le mariage ainsi que je l'espere.

Censorin.

L'avez-vous fait sçavoir à monsieur vostre pere?

Martian.

Non encore, je n'ose.

Censorin.

Et le sujet pourquoy?

Martian.

Pour ce, helas ! que je crain qu'il ne soit contre moy.

Censorin.

Comment, de vostre bien prend-il donc facherie ?

Martian.

Non, mais il ne veut pas qu'encor je me marie.

Censorin.

N'importe, ne laissez de luy communiquer,
Car jamais de respect il ne luy faut manquer.

Martian.

Me le conseillez-vous ?

Censorin.

Ouy, je vous le conseille.
Peut estre son humeur vous ne verrez pareille
A celle du passé : l'homme change souvent
De vouloir et d'advis, ainsi comme le vent
Va changeant de contrée et souffle son haleine
Tantost dessus la mer et tantost sur la plaine.
Les dieux seuls sont constants, et francs de changement,
Mais les hommes mortels changent incessamment.
Disent-ils, à l'instant leur œuvre paroist claire ;
Mais des pauvres humains c'est bien tout le contraire.

MARTIAN ET SIMPHRONIE.

Martian.

Enfin, aprés avoir quelque temps ruminé
Le conseil qu'en amy Censorin m'a donné,
Je treuve qu'il est bon et qu'il m'est salutaire;
Mais je n'avise pas qu'il soit bien necessaire
(Sauf sa correction) que j'aille racontant
La grande passion qui la va tourmentant
Pour un autre amoureux : car sans doute mon pere,
Oyant ceste nouvelle, entreroit en colere,
D'autant qu'il est si prompt et si haut à la main
Qu'il ne sçauroit souffrir ny mespris ny dedain;
Doncques je luy tairay, c'est acte de prudence
De sçavoir à propos honorer le silence.
Mais le voicy qui vient, je m'en vay l'aborder.
O grands dieux, veuillez moy d'un bon œil regarder !
Et vous mere d'Amour, déesse incomparable,
A ce coup aidez moy, soyez moy secourable.
Monsieur, ayant receu tant de faveur des cieux
Que de naistre par vous en ces terrestres lieux,
Je serois trop ingrat et trop plein d'arrogance
Si je ne vous portois en tout obeissance,
Et si je faisois rien premier que de sçavoir
S'il vous agrée ou non, comme c'est mon devoir,
Auquel je resteray, jusqu'à tant que Mercure
Conduise mon esprit où le bien toujours dure.

C'est pourquoy me sentant jusques au vif blessé
D'un poignant trait qu'Amour par deux yeux m'a lancé,
Premier que par le temps le coup soit incurable,
J'ay desiré sçavoir s'il vous est agreable.

Simphronie.

Mon amy, c'est ainsy qu'il vous en faut user,
Et non pas, comme aucuns, trop libre en abuser.
En cela je cognoy vostre bonne nature,
Et voy combien nous sert la bonne nourriture
Que l'on vous fait donner. Vivant toujours ainsi,
Vous ferez que j'auray de plus en plus soucy
D'accroistre vostre bien, et que je mettray peine
De vous faire espouser la beauté plus qu'humaine
Dont vous estes captif; mais j'entens, si je voy
Qu'elle vous soit sortable, et conforme de loy.

Martian.

Je croy qu'elle le soit, je sçay d'un certain homme
Que son pere est fort riche aux champs et dedans Rome,
Et mesme qu'il est noble et de grande maison,
Et qu'il peut avec tous faire comparaison.

Simphronie.

Pourvueu que cela soit, c'est chose bien faisable;
Et croy qu'il ne l'aura moins que nous agreable,
Mesme à cause du ranc que nous tenons icy,
Car nul plus haut que nous n'eleve le sourcy.

Mais comment avez-vous ceste fille connuë,
Dont vostre ame est si fort esprise et detenüe?

Martian.

L'autre jour revenant de m'esbattre à chasser,
Pour écouler le temps ennuyeux à passer,
Je la vis revenir seulette de l'escole,
Et tout au mesme instant mon ame en devint fole.

Simphronie.

C'est doncques un enfant qui vous tient en ses lacs?

Martian.

Ouy bien quand pour le corps, mais l'esprit ne l'est pas,
Car son beau jugement et sa grande sagesse
Ne tiennent nullement de la prompte jeunesse,
Mais de l'âge parfait, car oyant son discour,
L'on demeure ravy de merveille et d'amour.

Simphronie.

Vous avez donc parlé quelque fois avec elle,
Puisque vous la trouvez si gentille et si belle?

Martian.

Une fois seulement, encor ce fut bien peu :
Car, comme je voulus luy declarer le vœu
Que j'avois fait d'aimer à jamais son merite,
Aprés deux ou trois mots elle se mist en fuite.

Simphronie.

Volontiers elle eut honte oyant un tel propos,
Elle qui vit encor en paisible repos,
Franche des dards pointus que Cupidon nous lance.

Martian.

Ce que vous avez dit a de la vray semblance.
Je pense bien qu'Amour, en ces plus tendres ans,
Ne luy fait pas sentir ses feux doux et cuisans
Ainsi qu'il fait à moy; mais j'ay bien esperance
Qu'en bref elle en aura certaine connoissance.

Simphronie.

Comment le sçavez-vous?

Martian.

Un devin me l'a dit,
Qui dedans ceste ville a beaucoup de credit.

Simphronie.

Ces gens là, mon amy, sont plains de menterie;
De leur adjouster foy c'est une mocquerie.
Non, ne les croyez pas, ce sont des attrapeurs
De jeunes compagnons, ce sont de vrays pipeurs.

Martian.

D'où vient donc que plusieurs de fort bonne apparence,
Les rencontrant, leur font une humble reverence?

Simphronie.

Ils leur font cet honneur, ignorant leur abus;
Mais je jure Diane, et le voyant Phœbus,
Si de mesme qu'à moy leur méchante imposture
Leur estoit descouverte, ils leur diroient injure,
Et d'un robuste bras, remuant et leger,
Ils leur feroient cent fois un baston voltiger
Sur la teste et le dos. Mais laissons ces infames,
Qui seront l'aliment des infernales flames;
Revenons au discours cy devant commencé,
Touchant ceste beauté qui vous tient enlacé.
Doncques, puis que le ciel de graces l'a doüée,
Et qu'elle est d'un chacun si hautement loüée,
Je vous donne congé de l'aller rechercher;
Mais du commencement ne vous laissez toucher
Trop fort à ses beautez, afin que s'il arrive
Qu'elle ne veuille pas que l'Amour la captive,
Vous n'ayez point de peine à vous en retirer,
Et que je ne vous oye ardemment soupirer
Ainsi comme j'en voy à qui ce Dieu vollage
Oste l'entendement, la force et le courage.

Martian.

Puisque vous me donnez ceste permission,
Monsieur, ne craignez point, jamais la passion
Ne m'emportera tant, ny ne sera si forte
Que lorsque vous voudrez je ne brise sa porte,

Car jamais rien n'aura tant de pouvoir sur moy
Qu'il me face oublier l'honneur que je vous doy.

Simphronie.

Voila tres-bien parlé, mais que l'effet s'ensuive.

Martian.

Monsieur, ne craignez point qu'autrement il arrive.

Simphronie.

Je vous en voy desja tellement esmouvoir,
Pour le peu qu'il y a qu'Amour vous l'a fait voir,
Que je doute beaucoup que toutes vos paroles,
Comme de tous amans, ne soient choses frivoles.
Je sçay trop mieux que vous que c'est de ce mestier :
Vous n'y faites qu'apprendre, et j'y suis vieux routier.
« L'amant est tout semblable au patron d'un navire
« Qui vogue sur les flots poussé d'un bon Zephire,
« Et qui, voyant de loin quelque destroit de mer,
« Le veut voir, et pourtant ne s'y veut abismer;
« Mais, approchant trop prés, la courante l'emporte,
« Et pour y resister sa nef n'est assez forte.»
Ainsi, quand nous voyons quelque jeune beauté,
Nous pensons l'approcher en toute seureté,
Mais il nous en advient comme je viens de dire
Qu'il advient à celuy qui conduit le navire.

Martian.

Tous hommes ne sont pas de pareilles humeurs,

Ils sont bien differents de façon et de mœurs.
Pour un qu'Amour tiendra si fort en ses cordages,
L'on en treuvera cent dont les braves courages
Ne s'y lairront toucher que tant qu'il leur plaira,
Car la sainte raison les en empeschera.

Simphronie.

Oncques il ne s'est veu que la raison domine
Dessus le doux archer de la belle Cyprine;
J'en prendray pour tesmoins les anciens heros,
Que jamais la vertu ne laissoit en repos,
Hercule l'invincible et le brave Thesée
De cent mille beautez eurent l'ame embrasée.
Mais c'est assez parlé dessus un tel sujet,
Il vous faut visiter cet agreable objet;
Allez, et vous mettez en fort bon equipage,
Car cela fait cherir un amant davantage,
Aumoins de quelques uns legers d'entendement,
Qui n'estiment les gens que par l'accoustrement.

Martian.

Je vay vous obeir, ô mon tres-aimé pere.
Dieux, faites s'il vous plaist que mon dessein prospere!

Simphronie.

Mais non, arrestez-vous, ayons premierement
La parole du pere et son consentement:
Car bien que nous ayons beaucoup plus de puissance,
Si ne faut-il user d'une mescognoissance.

Il faut traiter chacun selon sa qualité,
Et n'abuser jamais de nostre authorité.
Je m'en vay le mander, qu'il vienne en diligence,
Pour luy parler d'un fait de grande consequence ;
Et puis, estant venu, nous promenant deux tours,
Je luy decouvriray vos nouvelles amours.

Martian.

Durant que vous allez traiter du mariage,
Je vay faire dresser mon gentil equipage.

LE PERE DE SAINTE AGNÉS ET SIMPHRONIE.

Le Pere.

O Dieu, de qui les yeux incessamment ouvers
Penetrent tous les coins de ce rond univers,
Qui sçavez le futur et les choses passées,
Et qui n'ignorez rien de toutes nos pensées,
Dittes-moy, pere saint, à qui l'on doit honneur,
Las! que me voudroit bien ce cruel gouverneur,
Qui m'envoye querir par un sien domestique,
Qui fait de l'habile homme et du scientifique.
Auroit-il bien appris, ô pere tout-puissant!
Que je vay vostre nom sans cesse benissant?

Et que j'adore aussi vostre cher fils unique,
Qui nous a delivrez de l'enfer tyrannique.
Quoy que ce soit, grand Dieu, me voila toujours prest
A subir constamment vostre immuable arrest.
Mais, Seigneur, aidez-moy, car sans vostre assistance
De ma force et de moy j'ay grande défiance.
Car qu'est-ce que de nous sans vostre aide, Seigneur?
Rien, sinon le sujet de peine et de malheur.
Doncques assistez-moy, tenez-moy la main forte,
Puis je ne craindray plus vous ayant pour escorte.
Et pour le tesmoingner, je vais sans plus tarder
A ce meschant tyran ma teste hazarder.
Mais le voila qui sort, je vay d'un gay visage
(Toutesfois malgré moy) luy faire un bon hommage.
O Sauveur des humains! Hé, qu'il est mal-aisé,
Qu'un homme vertueux ait l'esprit deguisé,
O Monarque du ciel, qu'il a de peine à feindre!
Mais quand la force manque il faut bien se contraindre.
On n'y sçauroit que faire, il faut dissimuler,
Et non pas son courroux imprudent deceler.
L'alme Divinité qui void nostre pensée,
Sçachant nostre besoin ne s'en tient offencée.
Monseigneur, ensuivant vostre prompt mandement,
Je viens pour recevoir vostre commandement.

Simphronie.

Monsieur, vous m'obligez de prendre ceste peine,
Je m'en revengeray, c'est chose bien certaine,

Ne faites qu'adviser, selon vostre desir,
En quelle occasion je vous feray plaisir.

Le Pere.

Il me suffit, seigneur, que je vous puisse plaire,
Sans vous importuner de me vouloir bien faire.

Simphronie.

Or vous ne sçavez pas l'occasion pourquoy,
Je vous ay fait prier de venir jusqu'à moy?

Le Pere.

Certes non, monseigneur.

Simphronie.

Je m'en vay vous l'apprendre.
C'est que mon fils aisné veut estre vostre gendre,
Si vous le trouvez bon.

Le Pere.

Je me tiendrois heureux
S'il estoit, monseigneur, de cela desireux;
Mais je croy que son ame en plus hauts lieux aspire.

Simphronie.

Excusez-moy, c'est tout ce que son cœur desire,
La parfaite beauté, les graces, les attraits,
De vostre chere fille ont élancé les traits
De l'archer Paphien si fort en sa cervelle,
Qu'il n'a point d'autre bien que de penser en elle,
Soit que le blond Phœbus se plonge dans la mer,

Ou bien soit que le jour il vienne rallumer
Dessus nostre horison ; bref, il n'a d'autre estude,
D'autre occupation, d'autre sollicitude ;
C'est pourquoy, je vous prie, advisez promptement
A moderer un peu son extreme tourment,
Donnez luy vostre fille en chaste mariage,
Et faites alliance avec nostre lignage,
Lequel ne vous doit point, ce croy-je, estre à dedain,
Car il est des plus grands de ce lieu souverain,
Soit pour estre fort riche, ou soit pour estre antique,
Comme estant descendu de Scipion l'Affrique,
Qui fut si valleureux et si sage guerrier
Que son chef en est ceint à jamais de laurier.

Le Pere.

Monseigneur, je le sçay, j'en ay prou connoissance,
Et sçay mesme combien je dois obeissance
A vostre authorité, laquelle, grace à Dieu,
Commande doucement en cet aimable lieu;
Mais, monseigneur, ma fille est encore bien jeune
Pour ressentir d'amour la blessure importune;
Ainsi que vostre fils, ce n'est riens qu'un enfant.

Simphronie.

N'ayez peur que l'amour des jeunes triomfant,
Ne luy face gouter les plaisirs d'hymenée.
Pourveu qu'elle ait passé la douziéme année,
Expert, j'en puis parler, car en cet âge doux,

De ma chere moitié je fus loyal espoux;
Et si je suis certain que nous ne fusme guere
Ensemble sans nous voir, elle mere et moy pere.

Le Pere.

Mais aussi, monseigneur, c'est un bien grand hazard,
Si telle amitié dure et si toujours elle ard
Les cœurs des mariez d'une flame pareille.

Simphronie.

Encore n'est-ce point une si grand merveille,
Plusieurs de mes amis je vous pourrois nommer,
Que l'on a veus tousjours fidellement s'aimer,
Bien qu'en leurs tendres ans, suivant leur destinée,
Ils ayent esprouvé les plaisirs d'hymenée.

Le Pere.

Monseigneur, je ne veux contre vous disputer,
Je suis à vous du tout, vous n'en devez douter;
Commandez seulement, je vous feray paroistre,
Que jamais serviteur ne servit mieux son maistre.

Simphronie.

Je vous honore trop pour en user ainsi;
Mais si vous desirez me tirer de soucy,
Debonnaire, accordez ma devote priere,
Et donnez vostre fille, en vertus singuliere,
A mon fils bien aimé, lequel se va mourant,
Tant il va ces beautez constamment adorant.

Le Pere.

S'il ne tient qu'à cela, qu'il s'esgaye et console,
Je la luy bailleray, je vous donne parole,
Pourveu qu'elle le vueille ; autrement je ne puis,
Car jamais ils n'auroient que peines et qu'ennuis,
Au lieu que nous devons d'une bien sainte envie
Les desirer joyeux tout le temps de leur vie.

Simphronie.

Si son cœur n'est plus dur qu'un riche diamant,
Elle souhaitera mon fils pour son amant,
Car il a du merite, et chacun le renomme
Pour le plus accomply qui soit dans nostre Rome,
Pour les biens de fortune, il en possede aussi
Autant et voire plus qu'autre qui soit icy.

Le Pere.

Monseigneur, je le sçay, je n'en fay point de doute,
Et si je sçay bien plus qu'un chacun le redoute
Comme un foudre de Mars lequel va s'éclatant
Parmy les escadrons qui se vont combatant.

Simphronie.

Vous dittes verité, c'est un brave courage,
Sur lequel l'ennemy n'eut jamais d'avantage,
Mais laissons ce discours, car je trouve ennuyeux
De reciter des miens les actes glorieux ;

Il est beaucoup meilleur qu'un autre les raconte,
Car de se loüanger on n'acquiert rien que honte.

Le Pere.

Vous dittes vray, seigneur, un esprit genereux
Jamais ne va contant ses faits advantureux.

Simphronie.

Aussi pour ce sujet le silence j'honore;
Mais laissons tout cela pour retourner encore
A nos premiers propos. Ne desirez vous pas
Retirer mon cher fils des griffes du trespas,
Luy donnant vostre fille, en beauté sans seconde.

Le Pere.

Certes je le veux bien, je n'envie en ce monde
Rien tant que ce bon-heur, comme je feray voir
Avant qu'il soit long temps, car c'est bien mon devoir,
Mais adieu, monseigneur, l'heure desja me presse.

Simphronie.

L'eternel Jupiter oncques ne vous delaisse,
Mais vous vueille cherir par sus tous les humains.

Le Pere.

Seigneur, je vous rend grace et vous baise les mains.
Du grand Dieu de ce tout la puissance infinie
Des accents de ma voix à jamais soit benie!
Je suis par son moyen encores eschappé;

J'ay ce cruel tyran subtilement trompé
Par mes humbles discours. Si j'eusse fait du brave,
Sans doute il m'eust traité comme un chetif esclave,
Mais j'ay callé la voile ainsi qu'un matelot
Qui se void assailly de Borée et du flot.
Grand Dieu, continuez, secourez moy sans cesse,
Et mettez à neant l'effet de ma promesse;
Conservez vostre Agnés, afin de vous servir,
Et ne permettez pas qu'il la vienne ravir
Pour, malgré son vouloir, la prendre en mariage.
Elle vous a fait vœu de son cher pucelage,
Sçachant que vostre sainte et haute majesté
Sur toutes les vertus aime la chasteté.





ACTE II.

MARTIAN ET SAINTE AGNÉS.

Martian.

C'EST *par trop enduré, je ne puis plus attendre,*
Je suis demy bruslé, je suis reduit en cendre
Par les flames d'amour que m'élancent les yeux
De la parfaite Agnés, beau chef-d'œuvre des cieux.
Son pere, bon vieillard, sous qui le vice tremble,
A fait promesse au mien de nous conjoindre ensemble;
Mais il tarde beaucoup à l'execution,
Ce qui fait augmenter tant plus ma passion,
Comme l'on void la soif estre plus violente,
Si l'on dilaye trop à la rendre contente.
Las! qu'il me fait bien voir qu'il n'a gueres senty
Les traits de l'archerot dont rien n'est garanty,
Et qu'il ne sçait non plus qu'une trop longue attente,
D'un bien fort desiré nous fasche et nous tourmente,
Et qu'un petit moment nous dure autant qu'un mois,
Un mois autant qu'un an, un an autant que trois.

Pleust aux dieux immortels qu'en sa tendre jeunesse
Il eust senty les coups d'une telle rudesse!
Je suis seur qu'il auroit de moy compassion,
Se hastant d'alleger ma triste affliction,
Laquelle en peu de temps me fera voir le fleuve
Que l'on nomme Lheté, si bien tost je ne treuve
Quelque honneste moyen de l'aller dechassant,
Pour n'estre plus chetif, fasché, ny languissant.
Or puis que ce bon homme ainsi long temps paresse
A me donner sa fille, il faut que je m'adresse
Moy mesmes devers elle, et sans avoir de peur,
Que je luy die encor une fois ma douleur.
Que sçait-on? les grands dieux qui vont jettant l'orage,
Peut estre luy pourront amollir le courage:
Ce n'est pas la premiere à qui leurs deïtez
Ont dechassé du cœur les rudes cruautez;
Combien s'en est-il veu qui faisoient des fascheuses,
Combien s'en est-il veu qui faisoient des mocqueuses,
Puis en moins de deux jours par un prompt changement,
Aimer leurs serviteurs d'un amour vehement?
Ainsi que les oyseaux les filles sont vollages,
Et presque à tous moments se changent leurs courages.
C'est pourquoy, m'appuyant sur un tel fondement,
J'espere d'estre aimé quelque jour ardamment.
Mais qu'est-ce là venir? O grands dieux, c'est ma belle;
Il n'en faut point douter, tout le corps me chancelle,
Tant je suis ravy d'aise et de contentement.
Enhardis toy ma langue et parle asseurément.

Sainte Agnés.

Malheureuse rencontre! O puissance divine!
Ne voy-je pas celuy qui poursuit ma ruine,
En me voulant ravir ce que j'ay de plus cher?
O Dieu! ne permettez qu'il me vienne toucher,
Afin qu'il ne me gaste avecques son ordure.
Moy qui pour vous aimer veux tousjours estre pure.

Martian.

Belle, qu'on peut nommer divine sans pecher,
Bruslé de vostre amour, je vous allois chercher,
Pour sçavoir si le temps par sa viste carriere
Vous a point fait changer cette humeur trop altiere,
Qui m'alloit dedaignant le jour que je vous vy,
Et que de vos beautez je suis si bien ravy,
Que depuis je n'ay fait que respandre des larmes,
Pensant à vos rigueurs faire tomber les armes.
Belle, respondez-moy, respondez-moy, mon cœur,
Et n'usez plus vers moy de superbe rigueur;
Tenez-moy ces doux mots : « Ma colere est passée,
Et maintenant tu vis, seigneur, de ma pensée. »

Sainte Agnés.

Lors que je vous tiendray de si gracieux mots,
Les doux oyseaux de l'air l'on verra dans les flots
En guise de poissons, et l'humide Nerée
Habitera du ciel la campagne etherée,
Le jour deviendra nuit, et la peureuse nuit
Flambera de clarté comme quand Phœbus luit.

Martian.

Helas! que dittes-vous? O beauté, j'en appelle,
Car la sentence est trop rigoureuse et cruelle.

Sainte Agnés.

Le soit ou ne le soit, si n'ay-je pas desir
De l'aller retractant.

Martian.

Quel dueil me vient saisir
L'ame de part en part! O douleur! ô misere!
Las, moderez un peu vostre dure colere,
Ne me traitez si mal, ayez de moy pitié,
Considerant un peu quelle est mon amitié.
Tenez, prenez de moy ceste esmeraude fine,
Ce riche diamant, ceste pierre turquine,
Ces perles d'Orient, ce carquan de rubis,
Et ceste belle estoffe à faire des habits.
Prenez, je vous les donne avec telle franchise
Que mon ame est de vous ardantement esprise.

Sainte Agnés.

Gardez bien vos presens, je n'en veux nullement;
Non, ne pensez par eux me prendre finement.
Allez tendre autre part vostre piege et cordage,
Car aux despens d'autruy je me suis faite sage;
Vous ne me tenez pas, allez, retirez vous;
Je ne suis plus à moy, je suis à mon espoux,
Lequel vous passe autant en vertus et richesse,

En parfaites beautez, en esprit, en addresse,
En pouvoir, en justice, en superbe grandeur,
Voire en ferme constance et amoureuse ardeur,
Que l'on void surpasser un prince magnifique,
Un simple gentilhomme, ou bien quelque rustique.
Bref qu'en diray je plus : son pere est le vray Dieu,
Et luy mesme est tenu pour tel en ce bas lieu;
Sa mere est une vierge, une sainte pucelle,
Qui n'a point de pareille en cet univers qu'elle;
C'est l'aurore d'où naist ce tout divin soleil,
Qui par ces clairs rayons a chassé nostre dueil;
Ses pages, ses valets et tous ces domestiques
Ne sont que des esprits, mais esprits angeliques,
Desquels l'agir est tel qu'un tourbillon de vent,
Ainsi que ses amis l'esprouvent bien souvent,
Alors qu'il est besoin d'aller, à tire d'ælle,
Les preserver de mal ou leur porter nouvelle
De quelque nouveauté; bref, il est si parfait,
Qu'on ne peut l'agrandir seulement du souhait.
Or, jugez, Martian, si je ne suis heureuse,
D'estre d'un tel amant chastement amoureuse.
Jugez-le je vous prie, afin qu'à l'advenir
Vous perdiez de m'aimer du tout le souvenir.

Martian.

Malheureux que je suis ! O pauvre miserable !
Un autre jouyt donc d'un bien tant souhaitable,
Et moy chetif, et moy, j'en suis loin rejetté,

Comme quelque rustaut riche de pauvreté.
O puissant Jupiter, notre dieu tutelaire!
De grace, inspirez-moy cela que je dois faire!
Et vous, trop belle Agnés, apprenez-moy le nom
De vostre cher amant, que vous dittes si bon
Si grand et si parfait; dittes le moy, ma vie,
D'estre connu de luy certes j'ai bien envie.

Sainte Agnés.

Si je ne sçavois bien par inspiration
Que vostre parole est sujette à caution,
Je vous dirois le nom de celuy que j'adore;
Mais, sçachant de certain que vostre ame l'abhorre
Ainsi que du poison, vous ne le sçaurez point.

Martian.

O que je sens mon cœur horriblement espoint
De rage et de fureur! Doncques elle prefere
Un autre amant à moy! Je creve de colere.

Sainte Agnés.

Pendant que le courroux ne luy fait respirer
Que rage et que fureur, je vay me retirer
Tout bellement d'icy. Vous qui tenez la bride
Aux efforts des meschants, grand Dieu, soyez ma guide!

Martian.

Je suis tout forcené, je suis tout hors de moy

Si je le puis trouver, si jamais je le voy,
Je luy feray sentir une telle tempeste
Que jamais à sa dame il ne fera de feste.
Ouy, par le dieu Pluton, je le feray mourir,
Quand bien un escadron viendroit le secourir,
Ce mignon, ce beau fils, que son ame trop folle
Appelle son grand dieu, son sauveur, son idole,
Tant le vin de l'amour qu'elle a humé sans eau
A donné dans son casque et troublé son cerveau.
Mais que dis-je, bons dieux! quelle estrange furie
Me transporte si loin! Quelle forcenerie
Agite ainsi mes sens d'un tourment sans égal?
O bons dieux, qu'est-ce cy! Las, je me trouve mal,
Le courage me faut, je tombe de foiblesse,
Je sens je ne sçay quoy qui me point et me blesse
Le cœur jusques au vif; il faut m'aller coucher.
O dieux! je n'en puis plus, je ne sçaurois marcher,
Mes jambes vont tremblant comme une feuille d'arbre,
Et mon corps est par tout aussi froid que du marbre.

CENSORIN ET MARTIAN.

Censorin.

Je n'eusse jamais creu que les dards élancez
Par l'enfant de Cypris nous eussent tant blessez,
Et que pour ne joüir de la personne aimée,

Une douleur nous eust la poitrine entamée,
Mais si cruellement, que nous sommes contraint
D'estre dedans un lict couchez dessus les reins,
Ainsi que Martian, mon amy secourable,
S'y treuve maintenant, chetif et miserable,
Les soupirs en la bouche et l'œil tout degoutant,
Pour le sujet d'Agnés qui le va rejettant.
Helas, quelle pitié! Faut-il que la rudesse
De ceux que nous aymons nous comble de tristesse,
De mille desplaisirs, de cent mille tourments,
Au lieu de nous combler de tous contentements!
O peine rigoureuse, et plus qu'insupportable,
Et qui n'a point au monde encore de semblable!
Aimer une personne autant et plus que soy,
Et ne recevoir d'elle autre chose qu'esmoy.
O barbare rigueur! mais plustost tyrannie,
Qu'on ne void pratiquer aux lyons d'Hircanie!
Que je reçoy d'ennuy, Martian mon amy,
D'entendre que tu sois pour l'amour tant blesmy,
Si have et si deffait. Je ne sçay si ma veuë
Te pourra contempler sans se trouver emüe
D'un million d'horreurs! Non, non, en te voyant,
Je suis seur qu'elle ira tristement larmoyant;
Mais neanmoins cela, faisons nostre voyage,
Le discours d'un amy bien souvent nous soulage,
N'ayant pas moins de force à guarir nos esprits
(Quand de cent mille ennuis ils se trouvent surpris)
Que les ingrediens de quelque medecine

En ont à dechasser un mal qui nous ruine
Enticrement le corps par pecantes humeurs
Qui nous font ressentir de terribles douleurs.
Or je m'en vay le voir, ayant ceste esperance
De donner à son mal quelque peu d'allegeance.
Ho! sa chambre est fermée; il faut heurter à l'huis.

Martian, estant couché dans son lict, se plaint.

Que je suis malheureux! qu'infortuné je suis!
Non, je ne pense pas qu'en la terre habitable
Il se trouve quelqu'un qui me soit comparable!
Aimer une beauté beaucoup plus que son cœur,
Ft n'avoir recompense autre que sa rigueur,
N'est-ce pas un tourment sans pareil en ce monde?

Censorin.

Je l'entends lamenter de sa douleur profonde.
Helas! quelle pitié! Certes je suis atteint
D'une bien grande peine à l'heure qu'il se plaint

Martian.

Hé bien, ingrate, hé bien! puisqu'ainsi tu l'ordonne,
Que ma dolente vie au desespoir te donne,
Je mourray, je mourray, j'y suis fort resolu,
Puis que pour ton mary tu ne m'as pas voulu.

Censorin.

Je ne puis plus ouyr ceste voix lamentable,

Je vay le consoler d'un discours charitable.
Martian, mon amy, je suis fort desplaisant
De vous voir en ce lict si tristement gisant,
Je supplie au grand dieu de l'éternel empire
Qu'ayant pitié de vous en bref il vous en tire.

Martian.

Je l'en supplie aussi, mais les deux pieds devant,
Afin de n'aller plus tant de mal esprouvant.

Censorin.

Mon dieu, que distes-vous? Parlez-vous de la Parque?

Martian.

Que je fusse desja dans la funeste barque!

Censorin.

Ainsi donc, au besoin le courage vous faut.
Qu'est devenu ce cœur si valeureux et haut?

Martian.

Me le demandez-vous? las! faites en enqueste
A celle dont je suis la superbe conqueste,
C'est elle qui le tient.

Censorin.

Il le faut retirer,
Puis qu'elle ne se plaist qu'à le voir martyrer.

Martian.

Comment le retirer ? Il ne m'est pas possible.

Censorin.

Si vous y procedez d'un courage invincible,
Vous le retirerez, j'en suis bien asseuré,
Car vostre mal n'est pas du tout desesperé.
Aidez-vous, je vous prie.

Martian.

Au mal que je possede
Le courage n'est pas un assez bon remede.

Censorin.

Donc quel autre remede y pourroit on trouver,
Afin de vous le faire encores esprouver ?

Martian.

Las ! je n'en sçache point, car il est incurable.

Censorin.

Ne dittes pas cela, toute chose est muable.
Si Jupiter le veut, quand l'on seroit tout prest
De descendre au tombeau, l'on guarit s'il lui plaist.

Martian.

Je le croy, cher amy, mais pour faire la cure
De ce mal dont je sens la cruelle pointure,
Il faudroit convertir le courage hautain

De la gentille Agnés à chasser son dedain,
Et aussi de n'avoir son ame si ravie
D'un certain amoureux qu'elle nomme sa vie.

Censorin.

Vous sçavez doncques bien que son cœur est bruslé
D'un autre amant que vous? qui vous l'a revelé?

Martian.

Elle mesme.

Censorin.

Comment, est elle si hardie?

Martian.

Que trop à mon malheur, et ceste maladie
Qui me va tourmentant ne procede sinon
Que de cet amoureux elle m'a teu le nom.

Censorin.

Quelqu'un m'avoit bien dit, sous paroles obscures,
Qu'elle sentoit d'amour les aimables pointures,
Mais le nom de l'amant il me retint caché,
Dont je fus contre luy beaucoup de temps fasché.

Martian.

C'est d'où vient mon tourment, c'est d'où vient ma misère;
C'est ce qui fait, helas! que je me desespere:
Car si le ciel benin m'avoit tant bien heuré
Que du nom du galant je me visse asseuré,

Avec le coutelas, au cœur d'une campagne,
Nous verrions qui de nous l'auroit pour sa compagne.

Censorin.

Ne vous affligez plus, pensez à vous guarir,
Vous me verrez en bref vostre mal secourir;
Aidez-vous seulement, je vous promets et jure
Que je sçauray son nom pour venger vostre injure.

Martian.

Que vous me consolez! Je me sens soulagé,
Puis que vous m'asseurez que je seray vengé
De ce mien corival.

Censorin.

N'en ayez point de doute,
Vous le verrez en bref par mon bras en deroute.

Martian.

Non, non, je vous supplie; il n'appartient qu'à moy
De luy faire sentir le trespas plein d'effroy.
Tant seulement sçachez qu'il est, de quelque race,
Et puis vous me verrez rabattre son audace.

Censorin.

Puis donc que vous croyez estre plus satisfait
De le voir par vos coups sur la terre deffait,
Je me deporteray de le vouloir occire.

Martian.

Vous me ferez plaisir autant qu'on sçauroit dire :
Car je suis d'une humeur qui mesprise celuy
Qui venge son affront par les armes d'autruy,
D'autant que cela sent son ame basse et flasque,
Qui n'a de la vertu seulement que le masque.

SIMPHRONIE ET CENSORIN.

Simphronie.

Doncques est-il quelqu'un qui s'ose comparer
En puissance à mon fils? Peut-il bien s'esgarer
Si fort de la raison? est-il hors de luy mesme,
Ou bien ignore-t-il nostre grandeur supresme,
Et comme sur ce lieu, du monde l'ornement,
Mon bras, foudre de Mars, commande absolument?
Ha! si je puis sçavoir comme c'est qu'il s'appelle,
Je luy feray souffrir une peine cruelle,
Je luy feray sentir un supplice pareil
A sa trop folle audace, à son hautain orgueil ;
Et pour mieux asseurer ceste fiere menace,
Je jure de l'enfer le chien à triple face,
Je jure le Cocyte et l'impiteux Nocher,
Je jure l'Acheron et le pesant rocher
Que Sisiphe remonte et puis aprés devale ;

Bref, je jure la soif de l'inique Tantale.
Mais voyez l'impudence et la temerité !
Avoit-on veu jamais un temps plus éhonté?
Certes je croy que non, voire fust-ce le mesme,
Où Jupiter punit l'effronterie extreme
Des superbes geants, lesquels audacieux
Le vouloient dejetter de son thrône des cieux.
J'ay plus de soixante ans, mais je n'ay souvenance
D'avoir ouy parler de telle outre-cuidance,
C'est un estrange cas : plus le monde parvient
Au declin de son âge, et tant plus il devient
Horriblement fecond en audace, en malice
Et, pour le faire bref, en tout infame vice.

Censorin.

A vous ouyr parler et mesme regardant,
Vos yeux pleins de courroux qui le feu vont dardant,
Je croy certainement que vostre ame est blessée,
Des traits empoisonnez d'une haine insensée.
Dittes, n'est-il pas vray? parlez-moy franchement,
N'estes-vous pas atteint d'un courroux vehement?

Simphronie.

Hé! qui ne le seroit d'une telle impudence!

Censorin.

Donc, quelqu'un a commis contre vous une offence?

Simphronie.

Ne le sçavez-vous point?

Censorin.

Non, pas certainement.

Simphronie.

Je vay donc vous le dire en deux mots clairement.
Martian n'est pas seul qui sent son ame esprise
De la gentille Agnés, un autre la courtise,
Un autre la recherche avecque passion,
Qu'elle va cherissant de grande affection.

Censorin.

Quelqu'un m'avoit bien dit qu'amour l'avoit renduë
Si folle d'un amant qu'elle en estoit perduë.

Simphronie.

Pourquoy me l'avez-vous si longuement celé?

Censorin.

Je ne sçavois le nom dont il est appellé,
Mais à present j'en ay certaine cognoissance.

Simphronie.

Sus, sus, nommez le moy que j'en prenne vengeance.

Censorin.

Il se nomme Jesus, autrement salvateur,
Ce disant mesme fils du grand Dieu createur.

Simphronie.

Comment, grand Jupiter, elle est doncques chrestienne!
Certes je la pensois ainsi que nous payenne;
Or voila qui va bien, je n'en suis pas faché,
Car nous l'accuserons de ce vilain peché;
J'entens si je connois qu'elle s'opiniastre
A refuser mon fils, qui par trop l'idolastre.

Censorin.

Il ne faut point douter qu'elle demeurera
Constante en son amour.

Simphronie.

Et vrayment non fera.

Censorin.

Non fera? vous verrez.

Simphronie.

Je n'en ay pas d'envie.

Censorin.

Je vous dy quelle est tant de ce Jesus ravie
(A ce que l'on m'a dit) que plustost mille fois
Vous auriez adoucy les tygresses des bois.

Simphronie.

La crainte de la mort, que tout le monde abhorre,
Luy fera bien quitter ce Jesus qu'elle honore.
Je l'en veux menacer, et, pour l'intimider,
Je feray devant elle un chrestien lapider.

Censorin.

Cela vous pouvez bien, la prison en est pleine.

Simphronie.

Car je ne doute point qu'en regardant sa peine,
La peur ne la saisisse avec un tremblement
Qui luy fera bien tost aimer le changement.

Censorin.

Mais avez-vous perdu si viste la memoire,
Qu'à ces chrestiens la mort est la plus grande gloire:
Pour l'amour de Jesus ils veulent trespasser,
Et c'est les resjoüir que de les menacer
De les faire descendre en la tombe funebre,
Car leur nom par le monde en devient plus celebre.
Ils se font immortels pour constamment souffrir
Toutes sortes de maux qu'on voudra leur offrir,
D'autant que c'est un point de leur folle creance
Que tant plus chacun d'eux est battu de souffrance,
Plus haut dedans le ciel reluisant de clarté
Il joüit d'une joye à toute eternité.
Et pour vous tesmoigner mon dire veritable,

Je ne sortiray point de ce lieu redoutable,
Auquel jadis un Paul endura le trespas,
Ainsi que fist un Pierre, et mesmes un Thomas;
Toutesfois ce dernier endura le martyre
Es champs d'où le soleil nous commence de luire;
Et bref, si je voulois de suite les conter,
On me verroit bien tost du nombre surmonter.

Simphronie.

C'estoient hommes jà vieux tous remplis de constance,
Mais ceste belle Agnés ne sort que de l'enfance,
Son cœur n'est encor dur pour supporter ces maux,
Ces peines, ces tourments et ces cruels travaux.

Censorin.

Je vous nommeray bien la damoiselle Prisce,
Qui de l'âge d'Agnés endura le supplice,
Voire si constamment qu'il sembloit que sa chair,
Insensible aux douleurs fust de quelque rocher,
Ce qui fist souspirer et respandre des larmes
Aux plus accoustumez à voir de tels vacarmes.

Simphronie.

Vous dittes verité.

Censorin.

C'est pourquoy sagement
Il vous faut gouverner en cet accusement.

Simphronie.

Vostre conseil est bon, je desire l'ensuivre;

Je serois bien fasché qu'Agnés cessast de vivre.
Je m'en vay commander qu'on me la meine icy,
Pour tascher d'amollir son courage endurcy.

Censorin.

Ce sera fort bien fait, car ce seroit dommage
Qu'elle fut condamnée à l'horrible carnage;
J'en aurois bien pitié, mesme reconnoissant
Que vostre fils l'adore et la va cherissant
Plus que ses propres yeux et plus que la lumiere
Du celeste Phœbus qui flambe journaliere:
Car, bien qu'elle luy cause un tourment nompareil,
Si suis-je fort certain qu'il en auroit du dueil,
Qui peut estre, touchant jusques au vif son ame,
Le feroit devaler sous une froide lame.

Simphronie.

Vous dittes verité, cela n'est pas nouveau:
Beaucoup pour aimer trop devalent au tombeau,
C'est chose que j'ai veuë en ma jeunesse tendre.

Censorin.

C'est pourquoy, cependant que vous allez attendre
Ceste jeune beauté dont l'œil est si puissant,
Je vay voir ce que fait vostre fils languissant.

Simphronie.

Allez, mon Censorin, allez à la bonne heure

Un peu le consoler, car peut estre qu'il pleure
Maintenant en sa chambre, ou bien en quelque coin,
De peur que de son mal aucun ne soit tesmoin,
Car c'est la verité qu'il a bien de la honte
Que ceste passion de la sorte le dompte.

Censorin.

Mais pourquoy de la honte? Il n'en faut point avoir,
Puisqu'il n'est pas tout seul qui ressent le pouvoir
Du grand fils de Venus; toutes les creatures
Aussi bien comme luy ressentent ses pointures.





ACTE III.

LA MERE DE SAINTE AGNÉS, SAINTE AGNÉS ET SIMPHRONIE.

La Mere.

Allons, ma chere fille; allons, mon cher soucy;
Allons nous exposer à ce cœur endurcy,
A ce cruel tyran plein de ruse et cautelle,
Qui n'est jamais content si le sang ne ruisselle
A boüillons escumeux des serviteurs de Christ.
Mais, devant que partir, prions le saint Esprit
Qu'il nous donne sa grace, et besoin nous inspire
Ce que nous devons faire et ce qu'il nous faut dire.

Sainte Agnés.

Le doux seigneur Jesus, qui nous a rachetez,
Ne nous manque jamais en nos adversitez,
Lors que nous le servons d'une ame sainte et pure;
Et s'il permet par fois qu'on nous gesne et torture,
Il faut que nous croyons que c'est pour nostre bien.

La Mere de Sainte Agnés à genoux.

O grand Dieu, qui ce tout fistes naistre de rien,
Prenez pitié de nous, non pas pour nostre vie,
Car de mourir pour vous nous avons bonne envie;
Mais donnez, s'il vous plaist, des forces à nos cœurs,
Afin que des tourmens ils demeurent vainqueurs;
Confirmez nostre foy, donnez-nous la constance
De tenir vostre nom durant nostre souffrance,
Si que le dernier mot qui sortira de nous
Soit le nom precieux de Jesus le tresdoux.

Sainte Agnés.

Amen, ainsi soit-il: or cheminons sans crainte:
Le sauveur des humains incline à nostre plainte;
Il nous assistera, je le croy fermement,
Car je me sens saisir d'un grand contentement;
J'ay les sens tous ravis d'une aise inopinée,
Comme si dans les cieux je me voyois menée
Par ces divins esprits, lesquels incessamment
Le nom du tout puissant loüangent hautement.

La Mere.

O ma chere moitié, c'est un fort bon presage!
Aussi depuis un peu je sens que mon courage
S'est accreu de beaucoup, signe que le grand Dieu
De son œil de pitié nous void en ce bas lieu.
Or sa sainte bonté nous veuille bien conduire.
Mais qu'est-ce que je voy?

Sainte Agnés.

C'est l'arrogant plein d'ire
Qui nous mande querir.

La Mere.

Ha ! C'est-il l'impieux,
Le profane vilain adorant les faux dieux?

Sainte Agnés.

Le cruel Lestrigon, le barbare perfide
Qui du sang des humains est cent fois plus avide
Que ne sont les lyons, les pantheres, les ours,
Les tigres, les dragons, les loups et les vautours.
O bourreau plus affreux qu'une ombre Acherontide,
Que n'ay-je le pouvoir d'estre ton homicide,
Pour venger tant de saints !

La Mere.

Ma fille, taisez-vous,
De peur qu'à nostre abord les traits de son courroux
Ne viennent saccager d'une horrible tempeste
Ou vostre tendre corps, ou ma neigeuse teste.

Sainte Agnés.

Je n'apprehende point ses inhumains efforts.
Face ce qu'il voudra de ce terrestre corps,
Pourveu que l'ame en sorte entiere d'innocence,
Pour monter au palais de l'eternelle essence.

La Mere.

C'est bien dit, ma mignonne, et l'on ne pourroit mieux ;
Mais sçachez, neanmoins, que le grand roy des cieux
Nous deffend par sa loy de nous jetter nous mesme
Dans les dards acerez de la mort pasle blesme,
Sinon quand il est temps de le glorifier,
Et son nom haut et clair à tous magnifier.

Sainte Agnés.

Son nom glorieux soit benit de tous sans cesse !

Simphronie.

Qu'est-ce là qui nous vient? Est-ce quelque deesse?
Certes, si je voyois avec elle un troupeau
De nymphes aux yeux doux, au teint neigeux et beau,
Je croirois fermement que ce seroit Diane :
Car son port tout divin n'a rien qui soit profane,
Et ceste jeune nymphe accompagnant ses pas,
Et qui porte en ses yeux tant d'amoureux appas,
Me fait aussi juger, ains me donne creance
Que c'est du ciel brillant quelque sainte puissance.
Il me faut avancer, et bien devotement
Aller baiser le bas de leur habillement.

La Mere.

Que faites-vous, monsieur? Ce n'est de ceste sorte
Qu'il nous faut saluer.

Simphronie.

L'honneur que je vous porte
M'oblige d'en user aussi reveramment,
Vous croyant deïtez du luisant firmament.

La Mere.

Monsieur, c'est s'abuser de croire que nous sommes
Descenduës du ciel, non du genre des hommes ;
Je ne suis qu'une femme.

Simphronie.

Et quelle est ceste-cy?

La Mere.

Une simple fillette espointe de soucy.

Simphronie.

Vous m'etonnez beaucoup me tenant ce langage,
Car, voyant vostre corps et vostre beau visage,
Je pensois, par ma foy, que sous leur gravité
Se cachast les grandeurs d'une divinité.
Dittes donc, s'il vous plaist, qui vous estes, madame,
Et ceste fille aussi qui me penetre l'ame
De ses charmants attraits. Qui vous fait transporter
Maintenant en ce lieu?

La Mere.

C'est pour nous presenter
Devant vostre grandeur.

Simphronie.

Qui vous meut de ce faire?

La Mere.

L'exprés commandement qu'on nous a fait n'aguere
De venir vous trouver.

Simphronie.

Ores, je vous cognois;
Vous estes de ceux-la qui mesprisent les loix
Des sacrez empereurs, adorant en vostre ame
D'autres divinitez que celles qu'on reclame
De tout temps en ce lieu : dittes, n'est-il pas vray?

La Mere.

Ouy, certes, gouverneur, et tant que je vivray,
Et ceste fille aussi, de tout nostre courage
A nostre Dieu Jesus nous rendrons humble hommage.

Simphronie.

Ne parlez pas ainsi, de peur que tels propos
N'interrompent le cours de vostre doux repos.

La Mere.

Nous n'avons point de peur que cela nous arrive.
Que l'on nous mette aux fers, que nos corps on captive;
Dedans une prison, ouy, plustost nous mourrions
Que nostre Dieu Jesus tousjours nous n'adorions.

Simphronie.

Madame, vous parlez avec trop d'arrogance.
Quoy! ne craignez-vous pas de nos loix la puissance?
Je vous prie en amy : parlez plus humblement,
De peur d'en encourir un rude chastiment;
Car j'atteste les dieux de nostre Capitole,
S'il faloit que l'on sceust une telle parole
Parmy ceste cité, je vous dy franchement
Que l'on vous gesneroit d'un horrible tourment.
C'est pourquoy pensez-y, car ma foy je vous jure
Que je serois fasché que l'on vous fist injure.

La Mere.

Vous nous obligez trop sans l'avoir merité;
Mais je vous diray bien que, quelque cruauté
Qu'on nous face souffrir, l'on nous verra constantes
A demeurer de Dieu les tres-humbles servantes :
Nous n'avons point de peur des peines du trespas,
Car il faut desloger tost ou tard d'icy bas.

Simphronie.

Il en faut desloger; mais, s'il nous est possible,
Il y faut reculer, car la Parque est terrible
Et d'un aspect hideux qui feroit mesme horreur
Aux tigres, aux serpents, hostes de la fureur.

La Mere.

Ceux qui servent Jesus ne la doivent point craindre;

Son dard ne touche d'eux que la part la plus moindre,
Que le terrestre corps, car l'esprit precieux
Qui vient du createur retourne dans les cieux,
Où c'est qu'à tout jamais il vit en asseurance,
Ayant de tous les plaisirs la douce jouyssance,
Mais de plaisirs qui sont d'une autre qualité
Que ceux de ces bas lieux tous pleins d'infirmité :
Car l'ame qui les gouste en est tousjours ravie,
N'ayant de les changer jamais aucune envie.

Simphronie.

Puis donc que ces plaisirs sont des plus relevez,
Je ne suis pas d'avis que vous vous en privez
Plus longtemps : mourez, vous ; mais pour ceste pucelle,
Dont les yeux sont si gays et la grace si belle,
Je lui conseille bien de ne se haster pas
Pour tels contentements de souffrir le trespas ;
Il faut, il faut, devant qu'elle quitte ce monde,
Qu'elle apprenne les jeux de Venus la feconde,
Compagne d'un mary qui, dans deux ou trois ans,
Luy fera mettre au jour de beaux petits enfans.

La Mere.

Ma fille pour l'amour n'est en ce monde née ;
Elle est à Jesus Christ servante destinée;
Elle en a fait le vœu : c'est pourquoy c'est en vain
De vouloir l'empescher d'un si juste dessein.

Simphronie.

En un âge si tendre, il n'est pas vray semblable
Qu'elle soit de son bien encor juge capable.
Ce qu'elle fait et dit, c'est par vostre conseil;
Mais quand le blond Phœbus, qui void tout de son œil,
Aura d'un an ou deux augmenté son jeune âge,
Je suis seur de la voir chanter d'autre langage :
Est-il pas vray, m'amie? Elle ne respond rien,
D'autant que son esprit juge que je dy bien.
Çà, çà, je veux un peu l'entretenir seulette :
Hé bien, mon petit cœur, hé bien, ma mignonette,
Ne voulez-vous pas bien vous marier un jour,
Pour gouster les esbats du petit dieu d'amour?

Sainte Agnés.

Non, non, jamais, jamais; tels esbats je deteste
Plus qu'un mortel poison, plus que la noire peste.
Je veux passer mes jours en pure chasteté,
Servant dévotement à la Divinité;
Ce n'est qu'un temps perdu de m'en vouloir distraire,
Car je mourray plustost que de faire au contraire.
Si j'avois desiré qu'amour fust mon vaincœur,
J'eusse éleu vostre fils pour maistre de mon cœur.

Simphronie.

Puis donc que vous voulez estre tousjours pucelle,
Sans jamais ressentir l'amoureuse étincelle,

Allez vous releguer avecques le troupeau
Qui garde de Vesta le temple et le flambeau.

Sainte Agnés.

Je n'y veux point aller, car ce n'est qu'une idole.

Simphronie.

Parlez plus sagement, ne faites pas la folle,
De peur de provoquer son dangereux courroux,
Qui vous accableroit du moindre de ses coups,
Qui penetrent plus fort que l'eclat de la foudre,
Qui rompt les bastiments et les reduit en poudre.

Sainte Agnés.

Gouverneur abusé par les maudits esprits
Qui de l'enfer profond habitent le pourpris,
Pensez-vous que du bois, du cuivre, de l'albastre,
Du marbre, du carreau, de l'argille, du plastre,
Transformez en marmots, nous puissent offencer?
Non, non, il ne le faut ny croire ny penser;
Ou, s'ils font quelque mal, ce n'est que d'aventure
Comme quand du bois tombe ou quelque pierre dure.

Simphronie.

Ceste fille cy réve, il n'en faut point douter;
Il la faut renvoyer, je ne puis l'escouter
Plus long temps jargonner. Allez à vostre mere,
Et vous en retournez retreuver vostre pere.

Cependant advisez à changer de dessain
De peur de ressentir combien pese la main
D'un dont pour le present je tais la seigneurie.

La Mere.

O mon Sauveur Jesus, et vous, vierge Marie,
De tout nostre pouvoir graces nous vous rendons.

Sainte Agnés.

Allons, ma bonne mere, et plus ne retardons.

MARTIAN ET CENSORIN.

Martian.

Cher amy que mon cœur aime plus que soy mesme,
Helas! que dois-je faire en ce tourment extrême?
Que dois-je devenir, helas! que dois-je plus
Sinon de m'enfermer dans un tombeau reclus?
Mais que dis-je, enfermer? La Parque qui delivre
Les autres de leurs maux, las! me contraint de vivre,
Et, quelque maladie et quelque aspre douleur
Qui vienne ravager ma force et ma chaleur,
Je ne saurois mourir, et ma vie est plus dure
Qu'un roc de diamant d'insensible nature.

Censorin.

Martian, mon amy, nos jours sont limitez;
Le terme en est prefix par les divinitez;
On ne peut l'avancer ne retarder d'une heure.

Martian.

Mais plusieurs ont quitté ceste belle demeure
Lors qu'ils ont desiré : Marc Anthoine, Caton,
Pour finir leurs travaux allerent chez Pluton.

Censorin.

Ouy, mais c'estoit l'arrest des fieres destinées,
Lesquelles vont trenchant le fil de nos années
Quand il leur semble bon.

Martian.

Donc sans leur volont
On ne saurait laisser ceste belle clarté?

Censorin.

Certes vous dittes vray, telle est leur ordonnance.

Martian.

J'en voudrois appeler comme de dolcance,
Car je ne treuve pas que ce soit la raison
De nous contraindre à vivre estant hors de saison,
J'entends hors de saison quand cent mille infortunes
Se monstrent à nos jours tristement importunes,

Telles que maintenant je les sens me frapper,
Sans avoir le moyen d'en pouvoir eschapper
Une heure seulement leur cruelle furie.

Censorin.

Vous serez donc tousjours en ceste resverie
De mettre les dédains d'une jeune beauté
Au nombre des malheurs. O quelle lascheté!

Martian.

Celuy qui ne sent point la douleur qui me dompte,
Peut bien la mespriser et dire que c'est honte
De s'y laisser aller d'un courage abattu,
Qu'il faut bien plus avoir de cœur et de vertu,
Qu'il faut estre constant, et genereux, et brave,
D'aucune passion n'estre jamais esclave;
Mais, s'il avoit senty les terribles ennuis
Qui me vont travaillant et les jours et les nuits,
Je suis seur qu'il seroit tout comblé de tristesse
Et déceu se verroit au bout de sa finesse.

Censorin.

Aussi bien comme vous amour m'a travaillé;
J'ay dessous son drapeau maintesfois bataillé;
Je n'ignore un seul point de tous ses stratagesmes;
Mais onc je ne senty ces douleurs tant extresmes
Que vous dittes sentir.

Martian.

Vous fustes en naissant
Plus fortuné que moy ; le destin tout puissant
Vous vit du meilleur œil ; les astres radieux
Respandirent sur vous leurs aspects gracieux ,
Et moy chetif, et moy, je n'eus pour mon partage
Que ce qu'ils reservoyent de tempeste et d'orage.
C'est pourquoy, me voyant en ces termes reduit ,
Je veux borner mon jour d'une eternelle nuit.

Censorin.

O le brave moyen ! la bonne medecine
Pour guarir de tous maux ! Ainsi l'on extermine
Les plus grandes douleurs, les plus aspres tourments,
Les ennuis , les regrets , les mescontentements ,
Et bref tout ce qui fasche et tout ce qui nous blesse ;
Mais aussi c'est monstrer une grande foiblesse.
Non , non , vivez plustost comme estant sur le point
De jouyr de l'amour qui vous gesne et vous point.

Martian.

Sur le point, las ! Comment, puis qu'Agnés me rejette
Et qu'amour ne lui peut lancer une sagette ?

Censorin.

Encor que cela soit , vous ne laisserez pas
D'en jouyr à souhait , d'en prendre vos esbats.

Martian.

Comment l'entendez-vous ?

Censorin.

Je vous diray la ruse.
Si d'adorer nos dieux du tout elle refuse,
La loy commande exprés qu'on la meine au bordeau,
Et là vous jouyrez de son corps gent et beau.

Martian.

Je n'auroi nul plaisir d'en jouyr de la sorte.

Censorin.

Quoy que s'en soit, tousjours cela nous reconforte.

Martian.

J'aimerois beaucoup mieux l'avoir par la douceur,
Afin d'en demeurer à jamais possesseur.

Censorin.

Mais de deux maux tousjours il faut choisir le moindre:
Puis que vous ne pouvez autrement vous conjoindre,
Ne vous vaut-il pas mieux d'estaindre ainsi vos feux
Que d'en estre tousjours consommé langoureux.

Martian.

Je serois trop cruel, je serois trop barbare,
De forcer de la sorte une beauté si rare.

Censorin.

Ce n'est point cruauté, puis que son cœur ingrat
Ne fait de votre amour aucunement estat.

Martian.

Quoy que s'en soit, la force est tousjours odieuse.

Censorin.

Ouy bien qui forceroit une ame gracieuse,
Mais une ingrate, non.

Martian.

Mais ceux qui ne sçauroient
L'affaire comme nous bien fort me blasmeroient,
M'appelant violeur, indiscret, impudique,
Imitant de Neron la flame tyrannique.

Censorin.

Si vous ne rejettez telles impressions,
Vous ne parviendrez point à vos intentions.
Doncques dechassez-les, et n'ayez dans vostre ame
Desormais autre soin que d'esteindre la flame
Qui vous va consommant; c'est le point principal,
Si vous voulez guarir de vostre amoureux mal.

Martian.

Avant que d'en venir à ce remède extrême,
Je veux encor la voir et luy parler moy mesme.

Mon pere l'a mandée, elle le vient trouver,
Pour la derniere fois son courage esprouver.

Censorin.

Puis que l'occasion se presente opportune,
Tentez encor un coup le hazard de fortune;
Mais aprés, sans avoir d'elle compassion,
Esteignez les ardeurs de vostre passion.

SIMPHRONIE ET SAINTE AGNÉS.

Simphronie.

Ainsi, ma jeune fille, estes-vous point changée?
Ne vous estes-vous point dessous nos loix rengée?
N'avez-vous point quitté vostre religion
Pour adorer les dieux de ceste region?
Parlez, respondez-moy.

Sainte Agnés.

Devant que je m'estrange
De l'amour de mon Dieu, nostre Tybre et le Gange
Rebrousseront leur cours, et ce mont Aventin,
Du vagueux Ocean se verra le butin.

Simphronie.

Sçauroit-on vous reduire à quelque meilleur terme?

Sainte Agnés.

Ainsi comme un rocher je seray tousjours ferme.

Simphronie.

Ne parlez pas ainsi, car ces libres propos
Vous pourroient avant temps faire voir Atropos;
Dequoy j'aurois regret plus que d'aucune fille
Qui reside en ce lieu, car vous estes gentille.
Changez donc, ma mignonne, et d'humeur et d'advis,
Et n'ayez plus les sens de la sorte ravis
Pour ce faux Jesus Christ, que la gent Judaïque
Fist mourir justement comme un meschant inique.
Ce ne sont que les gueux, personnes sans honneur,
Qui vont suyvant la loy de ce lasche imposteur;
Les gens de qualité, les plus grands de la terre,
Adorent Jupiter qui lance le tonnerre.

Sainte Agnés.

O le blaspheme horrible! O quelle impiété!
Quel infame peché, quelle mechanceté!
En pourroit-on treuver encore de semblable?
Est-il peine en l'abisme à ce crime sortable?
Certes je croy que non. Ah! je fremis d'horreur
D'entendre proferer ces mots plains de fureur,
Plains d'audace impudente et de forcenerie,
Et, ce crois-je, sortis du cœur d'une furie.
O Dieu saint et tout juste! hé! comment pouvez-vous
Si long temps retenir vos foudres de courroux,

Sans en briser le chef avecques violence
De cet homme remply de rage et d'impudence?
Je sçay que c'est, mon Dieu! vous estes du tout bon,
Lent à nous chastier, mais fort prompt au pardon;
Vous ne voulez la mort du pecheur miserable,
Mais sa conversion honneste et profitable.
Ainsi saint Paul ne fust par vos bras chastié,
Mais seulement repris, et puis humilié,
Afin qu'aprés il fust des éleus et des vostres,
Et mis au plus haut rang de vos aimez apostres,
Estant fait un vaisseau de sainte election
Pour prescher vostre loy de grande affection.
Ainsi, Seigneur, ainsi reprenez Simphronie,
Convertissant en bien sa fiere tyrannie.

Simphronie.

Ha! ha! ha! Voila bien doctement sermonné!
Voila bien discouru, voila bien raisonné!
Ces fluides discours passeroient en pratique
Ceux du grand Ciceron, maitre en la rethorique;
Echines y seroit tout de meme sans voix,
Et Demosthene aussi, lumiere des Gregeois.
Mais respondez un peu: d'où vient ceste science?

Sainte Agnés.

Elle découle en moy de l'eternelle essence,
Qui rend en un moment les ignorans sçavans,
Et ceux qui sont mauvais bontifs et bien vivants.
Saint Pierre la connust preschant en la marine,

Lors qu'il se vist remply d'une haute doctrine,
Luy, dis-je, qui devant ne sçavoit que jetter
Ses rets au fond de l'eau.

Simphronie.

Je suis las d'escouter
Ce vain et fol babil. Sus, il vous faut resoudre
D'adorer nos grands dieux ou d'estre mise en poudre.
C'est un point resolu, c'est un point arresté.
Sus, sus, depeschez-vous, le sort en est jetté;
Je ne tarderay plus; je vay, je vay vous rendre
A l'infame bourreau pour vous reduire en cendre.
Quoy! Je vous voy palir, et desja vous tremblez!
Vous estes toute émeuë et vos sens sont troublez!
Pensez, pensez en vous; ne soyez obstinée,
N'abregez point le temps de vostre destinée;
La mort est bien amere et fascheuse à gouster;
Pour ce un chacun la doit grandement redouter.
Redoutez la, ma fille, et n'allez pas, mal sage,
Vous presenter vous mesme à son pasle visage,
Qu'un philosophe a dit estre bien plus affreux
Que tout ce que l'on void dans l'abisme souffreux.

Sainte Agnés.

En vain tout ce propos et tout cet artifice.
Je n'apprehende rien, je ne crain nul suplice.
Si mon teint se pallit, cela ne vient de peur,
Mais trop bien de dépit, de chagrin, de douleur,

De vous voir blasphemer d'une telle maniere
Contre le Dieu du ciel, le pere de lumiere;
Car je ne crain la mort, et Dieu m'en est tesmoin
Que de tous mes soucis c'est bien le moindre soin.
Au contraire, plustost je me tiendrois heureuse
D'endurer pour Jesus une mort rigoureuse,
Luy qui pour nos pechez, et pour nous rachetter,
Cloüé sur une croix la voulut bien gouster.

Simphronie.

Vous faites deshonneur à l'essence eternelle
De la faire sujette à la Parque cruelle,
Les dieux ne meurent point; rien n'arreste leurs cours.
C'est pourquoy, si Jesus a terminé ses jours,
Croyez qu'il n'estoit point de la troupe celeste,
Mais bien du genre humain, sujet au sort moleste.

Sainte Agnés.

Jesus nostre Sauveur, venant en ce bas lieu
De l'empire des cieux, fut ensemble homme-dieu :
Homme, d'autant qu'il eut une vierge pour mere,
Et Dieu, d'autant qu'il eut le Dieu du ciel pour pere.
De la part de sa mere il a senty la mort,
Mais de la part du pere il ne craint son effort;
Ce qu'il monstra fort bien, car, aprés sa mort dure,
Il ne demeura point dedans la sepulture
Ainsi que nous, mortels, mais se ressuscita;
Puis aprés quelque temps dans le ciel il monta,

Où c'est qu'il est assis, en grand magnificence,
Prés le dextre costé de la divine essence.
De là ses yeux ardans contemplent les humains,
Et voyent tant leurs bons que leurs mauvais dessains
De là, quand il est temps, ses eleuz il assiste,
Et fait que chacun d'eux à bien faire persiste,
Jusqu'à tant qu'il les ait élevez dans les cieux,
Où chacun d'eux jouyt d'un bien delicieux.

Simphronie.

Aprés avoir longtemps usé de patience,
Vous ayant doucement remontré vostre offence,
Ainsi qu'à mon enfant, sans vous en corriger,
Enfin je voy qu'il faut du tout vous affliger,
Pour vous faire quiter ceste humeur si revesche
Qui s'empire tant plus qu'on vous prie et vous presche.
Mais paravant, je veus encores une fois
Vous faire voir combien vers vous je suis courtois.
Vous me dittes un jour que vous aviez envie
De vivre en chasteté le temps de vostre vie;
Allez doncques au temple avecques le troupeau
Qui garde de Vesta le sacré saint flambeau,
Ou sinon, par les dieux je jure sans feintise,
Je vous feray mener au lieu de paillardise.

Sainte Agnés.

Je ne veux point aller avec un tel troupeau.

Simphronie.

Sus doncques, vous irez de ce pas au bordeau.
Qu'on me face venir un fanfareur de trompe,
Afin de l'y mener avec plus grande pompe.
Mais paravant je veux, afin de la soüiller
Et diffamer du tout, la faire despoüiller.
Arrachez ces habits, mettez la toute nuë,
Afin qu'en la menant de tous elle soit veuë.

Sainte Agnés prie en particulier.

O mon Sauveur Jesus, ayez pitié de moy!
J'endure tout ce mal pour vous garder la foy:
Empeschez, ô mon Dieu! que ceste gent inique
N'exerce sur mon corps sa fureur impudique.

Simphronie.

Depeschez, compagnons, qu'est-ce que vous tardez?
Vous semblez estonnez; quoy? Vous la regardez
Comme en ayant pitié? Sus, sus, qu'elle soit mise,
Mais tout presentement, sans robe et sans chemise.
Passez dans ceste chambre, et, sans vous émouvoir,
Comme par cy devant faites vostre devoir.
Par les dieux, vous verrez, ma gentille commere,
Quel plaisir l'on reçoit d'irriter ma colere!





ACTE IIII.

SAINTE AGNÉS, LE TROMPETTE, LES PAILLARDS ET LES MAQUERELLES.

Sainte Agnés.

Maintenant, ô mon Dieu, vous me faites sçavoir
Combien est merveilleux vostre infiny pouvoir.
Miserable est celuy qui de vous se défie,
Et miserable encor qui ne vous glorifie.
Ce perfide tyran, ce maudit garnement,
M'avoit fait depoüiller de mon habillement
Pour estre mise en veuë aux yeux du populaire,
Ainsi que l'on feroit une infame adultere;
Mais, ô mon Createur! inclinant à mes vœux,
Vous avez allongé mes blondissans cheveux
D'une telle façon que toutes mes parties
Des profanes regards ores sont garanties.
Je vous en remercie, ô Dieu juste et clement!
Et vous, Reine du ciel, des vierges l'ornement,

Je me vouë à jamais à vous rendre service,
Sçachant que c'est par vous que Jesus m'est propice.
Mais, las! qu'est-ce que j'oy? qui bruit si hautement?
Ha! c'est d'une trompette un doux fanfarement.
O Dieu! le cœur me bat et tout le corps me suë!
O Jesus Maria! comme je suis émeuë!
Las! on me vient querir pour me prostituer!
Seigneur, assistez-moy, venez m'évertuer!

Le Trompette.

Ma belle, suivez-moy; je viens pour vous conduire
En un lieu de plaisir où l'on ne fait que rire,
Que chanter, que baller et prendre ses délices
En offrant à Venus mille doux sacrifices.
Comment, vous resistez? Vous avez beau crier,
Vous avez beau pleurer, vous avez beau prier,
Il faut, il faut venir. Or sus, allons, menonne;
Que vos yeux sont riants! Que vostre grace est bonne!
Vous, braves champions qui joustez aux tournois
De la belle Cypris, venez rompre vos bois
Contre un fort beau facquin, lequel est bien d'espreuve.
Mais, premier, armez-vous de quelque lance neuve;
Autrement n'esperez d'en emporter le prix.

Un paillard dit à son compagnon :

Escoute, compagnon, escoute un peu ces cris.

Le 2e Paillard.

Et suis-je encor icy? Morbieu! c'est de la proye

Que madame Venus ce jourd'huy nous envoye.
Sus vite, allons aprés, saisissons la devant
Que les autres chasseurs en ayent eu le vent.

Le 1er Paillard.

Quelle farce voicy? Ce n'est rien qu'une beste
Que ce drôle là meine en triomphe et grand' feste.
Qu'est-ce qu'il en veut faire? Allons luy demander.

Le 2e Paillard.

Corbieu, je ne voy pas ainsi me hazarder.
O dieux, qu'elle est hideuse! Une longue criniere
Luy va couvrant le corps et devant et derriere.

Le Trompette jouë encore, puis crie ainsi:

Qui veut, qui veut venir? le prix est grand et beau,
Moyennant que l'on vise au milieu de l'anneau.
Venez donc, champions; venez, coureurs de lance,
D'un brave cœur monstrer vostre force et vaillance.

Le 1er Paillard.

Trompette, mon amy, qui vous vient esmouvoir
De mener ceste beste et nous la faire voir?

Le Trompette.

Une beste? vrayment vous avez bonne veuë!
Une jeune beauté, de cent graces pourveuë,
Est fort bien faite en beste; ô que vous estes lours!

Tenez, voyez que c'est : la dame des amours
N'en sçauroit pas donner encor une pareille.

Le 1er Paillard.

O dieux, que voy-je là ! Quelle rare merveille !

Le 2e Paillard.

Mes sens sont tous ravis ; je suis tout transporté ;
Oncques je n'avois veu de si grande beauté.

Le 1er Paillard.

Dieux, je suis en extase ! O dieux, que je suis aise
De voir si beau visage ! Il faut que je la baise.

Sainte Agnés.

Retire toy, vilain ; ne me vien point toucher
De tes profanes mains.

Le 1er Paillard.

Vous avez beau cacher
Vostre bouche et vos yeux, si, si, vous baiseray-je.

Sainte Agnés.

Laisse-moy, laisse-moy, profane sacrilege,
Je suis voüée à Dieu.

Le 2e Paillard.

C'est donc au dieu d'amour ?

Sainte Agnés.

C'est à celuy qui fist ce terrestre sejour.

Le 1er Paillard.

Trompette, mon amy, que nous veut-elle dire?

Le Trompette.

Escoutez; en deux mots je m'en vay vous instruire
De toute son affaire : elle est de ceste gent
Qui sert à Jesus Christ d'un esprit diligent;
Et, pour n'avoir voulu à nos dieux rendre hommage,
Je la meine au bordeau vendre son pucelage.

Le 1er Paillard.

Donnez-la nous plustot; nous allons l'achetter,
Et tout presentement de l'argent vous conter.

Le 2e Paillard.

Voire, et par le marché nous vous ferons tant boire
Que de tous vos soucis vous perdrez la memoire.

Le Trompette.

Ce que vous avez dit n'est pas à mespriser.
Mais certes, mes amis, je n'en puis disposer,
C'est nostre gouverneur qui sur elle a puissance
Et qui veut qu'on la meine au lieu de jouyssance,
Si doncques vous voulez avoir sa chasteté,
Allez querir le prix qui pour ce est limité.

Le 1er Paillard.

Quelle somme faut-il?

Le Trompette.

Il faut une grand somme.

Le 1er Paillard.

Mais quelle?

Le Trompette.

Cinq tallens.

Le 2e Paillard.

Je ne suis pas son homme,
Corbieu, je n'en veux plus!

Le 1er Paillard.

Quand est de moy, le coust
Ne m'en ostera point le desir ny le goust.
Sus, sus, je vay querir la somme demandée.
Cependant, quelle soit dans le bordeau gardée.

Le Trompette jouë encor une fanfare, puis frappe à la porte du bordeau.

Macquerelles, ouvrez promptement, depeschez!

Les Macquerelles.

Patience, monsieur.

Le Trompette.

Ha! si vous me faschez,
Je jure par Cypris que j'y mets vostre perte.

Les Macquerelles.

Entrez, entrez, monsieur; voilà la porte ouverte.
Ne vous colerez plus. Ho! que vous estes prompt!
Vous oyant, je craignois d'encourir un affront,
Et ma compagne aussi.

Le Trompette.

Tenez, sotte quenaille,
Ceste jeune beauté que je vous livre et baille,
Dans peu de temps d'icy vous verrez un paillard
Qui viendra pour jouyr de son corps si gaillard.

Les Macquerelles.

Entrez, mignonne, entrez en ce lieu de delice.

Sainte Agnés.

Helas! plustost, helas! au cloaque de vice!

Les Macquerelles.

Nous vous allons mener dedans un cabinet,
Lequel est fort gentil, bien agréable et net.
Il est fort bien meublé de lict et de couchette;
L'on vous y monstrera comme vous fustes faitte.

Sainte Agnés, estant enfermée seule au cabinet, se met à genoux et prie Dieu.

O Dieu, mon redempteur, qui, d'un œil de clarté,
Contemplez la douleur et la calamité
De chacun des humains, mesme de ceux dont l'ame
De vostre saint amour devotement s'enflame,
Helas! voyez, mon Dieu, voyez les durs ennuis
Et la grande misere où maintenant je suis.
Prenez pitié de moy, vostre pauvre servante,
Faisant que nul paillard, ô mon Dieu, ne se vante
D'avoir cueilly la fleur de ma virginité,
Laquelle j'ai voüée à vostre sainteté.
Et vous, heureuse vierge, espouse et fille, et mere
De mon sauveur Jesus, las! voyez ma misere,
Et priez vostre fils, mon benin redempteur,
Qu'en ce lieu d'infamie il soit mon protecteur;
Ou bien, si je ne suis digne de telle grace,
Qu'il face que ce corps subitement trespasse
Avecque son honneur, car j'aime beaucoup mieux
Me priver à jamais de la clarté des cieux
Que de vivre impudique, encores qu'incoupable,
N'ayant eu le desir de ce peché damnable.

LE BON ANGE, SAINTE AGNÉS.

L'Ange.

Par le commandement du monarque eternel,
Qui prend des gens de bien un soucy paternel,
Moy, qui tiens le haut rang d'essence intelligible,
Je viens en ces bas lieux pour paroistre visible
Aux yeux de sainte Agnés, afin de l'assister
Et la faire aux ennuis constamment resister;
Aussi pour la garder de recevoir injure
En ce profane lieu d'execrable luxure.
Le premier qui viendra pour la prendre et forcer
Se peut bien asseurer de se voir transpercer
De ce glaive pointu, car le Dieu de justice
Veut qu'il soit chastié de ce rude supplice,
Puis aprés envoyé dans le creux des enfers
Pour y estre chargé de mille et mille fers.
Ainsi voila comment ceux que Dieu favorise
Contre tous accidens sont tousjours en franchise;
Ainsi voila comment ils sont gardez de luy,
Sans que rien ait pouvoir de leur donner ennuy,
Si ce n'est qu'il le veuille, afin que chacun voye
Que ce n'est en ce lieu que demeure la joye
Et l'agréable paix, mais dans le ciel des cieux,
Le bien-heureux sejour des esprits glorieux,
Desquels je suis du nombre, et d'une hierarchie

D'excellentes vertus et d'honneurs enrichie.
Mais c'est par trop usé du parler des humains :
Il faut avec la voix mettre en œuvre les mains.
Je vais doncques garder ceste pieuse sainte,
Afin que des paillards elle ne soit contrainte.

Sainte Agnés.

Mon Dieu, vous avez dit qu'il ne faut se lasser
De veiller et prier, qu'il faut recommencer
A tous coups l'oraison, de peur que l'ame oysive
Ne se laisse attraper et soit faite captive
De quelque noir peché de qui le pesant fais
La feroit devaler dans l'abisme à jamais.
Ainsi, mon doux Sauveur, imitant vostre exemple,
De ce profane lieu je fais comme d'un temple,
Attendant le secours que vous avez promis
A ceux qui par effet se monstrent vos amis.

L'Ange.

Fille, consolez-vous. Le pere des lumieres
A benin exaucé vos ardantes prieres;
Vos soupirs enflamez par la devotion
Font qu'il vous prend du tout en sa protection.
Il est vostre rempart; il est vostre muraille
Contre ce qui voudroit vous livrer la bataille;
Il est du tout pour vous, c'est vostre deffenseur
Et de vos ennemis le rude punisseur.
Il m'a fait devaler de son divin empire.
Afin de vous garder de tout ce qui peut nuire.

Sainte Agnés.

O Dieu ! je vous rends grace autant que je le puis !
Vous avez eu pitié de mes tristes ennuis.
Et vous , ange divin , heureuse intelligence
Que mon Sauveur Jesus me donne pour deffence,
Soyez le bien venu , vous qui par cy devant ,
Par le commandement du monarque vivant ,
M'avez , sans me laisser, en seureté gardée ,
Et par le droit chemin de la vertu guidée.
Perseverez tousjours en ce pieux devoir.
Et ne me laissez pas du malin decevoir.
Je vous en prie au nom du grand Dieu des armées,
Qui commande, terrible, aux flames allumées
Des tonnerres souffreux, lesquels il va dardant
Sur ceux qui contre luy, profanes, vont grondant.

L'Ange.

Autant que vous serez en ce lieu miserable,
Agnés, je vous seray tousjours inseparable;
Puis, aprés que la Mort, de son tranchant cousteau,
Aura mis vostre corps dans un obscur tombeau,
Dans le saint paradis, nostre cher heritage,
Je vous transporteray pour voir le beau visage
De vostre doux Sauveur, lequel vous aime tant.

Sainte Agnés.

Que ne vay-je desja ce doux plaisir goustant!
Que j'en suis affamée et que je le desire!

Tyran, que tardes-tu que tu ne me martyre?
Fay venir tes bourreaux, applique tes tourments.
Par eux je jouyray de tous contentements;
Par eux je jouyray de mon amour pudique,
Embrassant doucement mon cher amant unique,
Amant dont mon esprit est tellement ravy
Que je suis morte en moy, mais en luy je revy.
Il reste dans mon cœur, mais d'une façon telle
Qu'y vivant il me donne une vie immortelle.

L'Ange.

Voila tres-bien parlé, car en luy nous vivons;
Par luy nous respirons et par luy nous mouvons.
C'est le premier estant; de luy provient nostre estre,
Et c'est luy qui de tout est le seigneur et maistre.
Si son divin pouvoir defailloit un moment
A tout ce qui reside en ce bas element,
On le verroit perir, et nous mesmes, ses Anges,
Qui sommes ses courriers par les pays estranges,
S'il n'alloit soutenant nostre estre avec le sien,
Ce seroit fait de nous : nous ne serions plus rien.
C'est pourquoy ces payens, abominable engeance,
Sont bien remplis d'orgueil et d'extresme ignorance
De se mettre à genoux pour prier humblement
Des sujets despourveus de tout ressentiment.
Ils ne meritent pas d'estre dits raisonnables,
Car les brutes des bois les plus espouvantables
Par l'instinct naturel connoissent bien qu'il est

Un grand Dieu tout-puissant qui d'aliment les paist.
Doncques cinq et six fois race ingrate et mauvaise,
Qui ne reconnois pas celuy d'où vient ton ayse!

MARTIAN, CENSORIN ET LES PAILLARDS.

Martian.

PUISQUE *ma loyauté, mes larmes, mes soupirs,*
Se sont tous respanduz vainement aux zephirs,
Et que le beau sujet dont mon ame est esclave,
Au lieu de me cherir, me dedaigne et me brave;
Puis, dis-je, que je suis tellement rejetté
Qu'il ne fait point d'estat de ma captivité,
Dittes, cher compagnon dont j'aime la presence,
Ne dois-je pas user de force et violence?
Dittes, ne dois-je pas, estant entre mes mains,
Jouyr de mes desirs, accomplir mes desseins?

Censorin.

Ouy, ouy, vous le devez : c'est chose raisonnable;
Vous avez trop long temps de tous esté la fable,
Et trop long temps encor de vous l'on s'est mocqué,
Disant que vostre cœur de courage a manqué.
C'est pourquoy de ce pas allez sans recognoistre,

Et, qu'elle veuille ou non, faites-vous voir le maistre;
Estaingnez de ce coup vos desirs amoureux,
Et, si vous fustes doux, monstrez-vous rigoureux,
J'entens si ses mespris elle vous continuë.
Or sus, allez joüer; elle vous attent nüe.

Martian.

Voire, mais ce n'est pas de franche volonté.

Censorin.

N'importe pas comment, puisque l'honnesteté
Dont vous avez usé cent mille fois vers elle
N'a jamais pu fléchir son courage infidelle.

Martian.

Or c'est un point vuidé; je vay donc en jouyr.

Censorin.

Allez, ne tardez plus.

Martian.

Venez vous resjouyr
Tantost avecque moy, car il est raisonnable
Que vous participiez à ce bien delectable.

Censorin.

Si le desir m'en vient, j'iray vous relever,
Pour ainsi comme vous au combat m'esprouver.
Mais, digne vertubieu, l'on nous a fait la niquc :

Voila deux champions, deux bons brauleurs de picque,
Lesquels, s'ay-je grand peur, ont forcé son chasteau.
Courons viste vers eux. Tout beau, corbieu! tout beau!
Quoy! voulez-vous tous seuls jouyr de ce pillage?
Nous en voulons aussi. Sus, sus! faisons partage.

Les 2 Paillards.

Messieurs, ne criez point : prenez tout s'il vous plaist;
Nous vous pouvons jurer que tout encore y est.

Censorin.

Comment? que veux-tu dire? Est-ce que tu te mocque?

Martian.

Par le corbieu, coquin, il faut que je vous choque.
Vous estes bien hardy de nous venir gosser!

Le 1er Paillard.

Tout beau, monsieur, tout beau! Gardez de me blesser.
Appaisez, s'il vous plaist, cette horrible furie.
Ce que je vous ay dit n'est point de mocquerie.
S'il vous plaist m'escouter, ma foy, je vous promets
De vous dire le vray, car je ne ments jamais.

Censorin.

Or, contez, compagnon; je veux bien vous entendre.

Le 1er Paillard.

Comme vous avez veu, nous y venions pour prendre

Nos doux contentements et nos plaisirs gaillards
Avec ceste beauté, vray miroir à paillards;
Mais, estant sur le point de joüer avecque elle
(Cas estrange à conter), une ardante estincelle
Est venu bluetter au devant de nos yeux,
Telle, ne plus ne moins, que l'on void prés des cieux
Briller à longs esclairs la flame du tonerre,
Qui puis aprés descend rudement sur la terre,
Ou dessus quelque tour, ou sur quelque rocher,
Qui fait de grande peur un chacun se cacher.
Ainsi, voyant ce feu dans sa chambre reluire,
Nous sommes eschappez pour eviter son ire.

Martian.

Les braves champions! ô les vaillans guerriers!
O digne vertubieu! quels chauds advanturiers!
Combien il en faudroit pour conquerir Cartage!
Or, sus, sus! je vay voir si j'ay plus de courage.

Censorin.

Il est entré dedans, attendons son retour.

Le 1er Paillard.

Puis qu'il est si long temps, il gouste au fruit d'amour.

Le 2e Paillard.

Voire, et nous fait servir icy de sentinelle.

Censorin.

Ce vous est de l'honneur : c'est un mestier fidelle.

Le 2e Paillard.

En despit de l'honneur, il nous couste trop cher.

Le 1er Paillard.

Qu'est-ce là, compagnon? Quoy! te veux-tu fascher?

Le 2e Paillard.

Qui ne se fascheroit avoir lancé la beste?

Censorin.

Ha! tais-toy, compagnon : tu seras de la feste
Aprés que Martian se sera contenté.

Le 1er Paillard.

Hé! dittes-moy, monsieur, estes-vous degousté?
Quoy! n'en voulez-vous point? Elle est si jeune et tendre!

Censorin.

Ouy, certes. Pourquoy donc? Mais il nous fait attendre
Un peu trop longuement. Hé! n'est-ce point assez?
Ne vous lassez-vous point d'estre tant embrassez?
Martian, mon amy, prestez-moy vostre place!
Vous ne respondez point? Ho! quelle froide glace
Me vient saisir le corps et le cœur peu à peu!

J'ay peur qu'il ne soit mort estouffé par ce feu
Dont vous avez parlé.

Le 1er Paillard.

Cela n'est pas, sans doute.

Le 2e Paillard.

Il nous a mis n'aguere en desordre et deroute,
Vous jurant par ma foy que, sans nos pieds legers,
De la dure Atropos nous courions les dangers.

Le 1er Paillard.

Tout ce qu'il vient de dire est plus que veritable.
Jamais je ne vis rien qui fust tant formidable.
J'en ay de grande peur long temps claqué des dents.

Censorin.

Attendez, compagnons, je vay voir là dedans
S'il dormiroit point bien. O bons dieux, quelle veüe!
Il est mort, mes amis! Las! plus il ne remuë!
Son esprit a quitté son froid et pasle corps.

Le 2e Paillard.

Il n'en faut plus parler; il erre sur les bords
Du funebre Acheron infernale riviere.

Censorin.

A l'aide, mes amis! Meschante meurdriere!

As-tu bien eu le cœur de faire ainsi mourir
Un seigneur si gentil? Je te feray perir
Si je te puis treuver. Cherchons devant, derriere,
Et mettons à la mort ceste jeune sorciere.

Le 1er Paillard.

Pour moy, je n'en suis pas.

Le 2e Paillard.

Et n'en suis-je pas moy,
Car je suis trop saisy de douleur et d'effroy.

Censorin.

O bons dieux! Qu'est-ce cy? Qu'est-elle devenuë?
Je ne la puis trouver.

Le 1er Paillard.

Peut estre qu'une nuë
L'a transportée en l'air, car elle sçait bien l'art
D'invoquer les demons, dans les bois, à l'écart.

Le 2e Paillard.

Tous ces meschans chrestiens sçavent ceste science.

Censorin.

Las! bons dieux! Qu'est-ce cy? Je meurs d'impatience,
De despit, de chagrin, de regret, de soucy.

Le 1er Paillard.

Et moy pareillement j'ay le cœur tout transi
De voir un tel malheur, une telle tristesse.

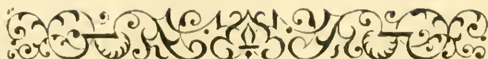
Le 2e Paillard.

Que ne suis-je un Achile en brave hardiesse?
Je jure Lachesis, Proserpine et Pluton,
Que je ferois du bruit avecques ce baston
Pour venger le trespas de ce bon personnage.
Mais pour dire le vray, je suis du parentage
De ce Tersite Grec, duquel l'humeur étoit
De se tirer au loin alors qu'on se battoit,
Ou qu'il voyoit quelqu'un avoir une querelle.

Censorin.

Mais c'est trop arresté; portons ceste nouvelle
A nostre gouverneur, afin que promptement
Il advise à donner condigne chastiment
A si cruel forfait. O l'honneur des gendarmes,
Que tu vas souspirer et respandre de larmes,
Lors que tu vas sçavoir que ton fils bien aimé
Est tout prest d'estre mis au buscher allumé.





ACTE V.

SIMPHRONIE, SAINTE AGNÉS, CENSORIN ET MARTIAN.

Simphronie.

O malheur, ô malheur! ô désastre cruel
Qui fais naistre en mon cœur un dueil continuel!
Destin, cruel destin! ô Parques filandieres!
Cocyte, Phlegeton, infernales rivieres!
Las! d'où part cet esclat qui vient m'accravanter
Sous un fais de douleur que je ne puis porter?
D'où vient, helas! d'où vient ce mal si deplorable
Qui me rend à jamais chetif et miserable?
Quel demon forcené contre moy depité,
Cruel, m'a fait tomber en ceste adversité?
Doncques, mon fils est mort! ô douleur qui m'affolle
Et qui fait que je perds le poux et la parole!

Censorin.

Las! Monsieur, qu'est-ce là? Le courage vous faut?

Simphronie.

O mort, comme à mon fils fais moy franchir le saut!
Ne permets qu'aux ennuis plus long temps je succombe,
Mais enclos nous tous deux sous une mesme tombe.

Censorin.

Monsieur !

Simphronie.

Helas ! mon fils, que je tenais si cher !

Censorin.

Monsieur, je ne veux pas ores vous empescher
De pleurer vostre fils. En ce mal homicide,
Bien plustost que constant on vous diroit stupide
Si vostre juste dueil ne respandoit des pleurs.
Mais seulement, monsieur, moderez vos douleurs
Et ne permettez pas que leur excez vous face
Oublier vostre rang, vos grandeurs, vostre race,
Vous qui, brave guerrier, avez acquis l'honneur
D'estre d'un lieu sans pair le grave gouverneur,
De ceste illustre Rome en qui les cieux propices
Ont versé largement leurs plus heureux auspices,
Si qu'elle fait ployer sous ses divines lois
Le Parthe, l'Affricain, l'Aleman, le Gaulois.

Simphronie.

Las ! Pleust à Jupiter, pere de la nature,
Que je fusse une pauvre et simple creature,

Et que mon cher enfant, par moy tant regreté,
N'eust perdu de Phœbus l'agréable clarté.
Pleust aux dieux que je fusse un laboureur champestre,
Et que mon pauvre fils eust encor tout son estre.
Hélas, mon cher enfant! las! doncques, je te perds
En ton jeune printemps, en tes ans les plus verds!

Censorin.

L'excez de la douleur qui maintenant vous blesse
Vous fait lascher ces mots de l'humaine foiblesse;
Mais je suis asseuré qu'en estant diverty,
Vous ne voudriez prendre un si pauvre party.
Vostre cœur est trop grand, trop brave et magnanime
Pour d'un si bas estat faire le plus d'estime;
Vous, dis-je, qui cent fois les armes en la main
Avez accreu les bords de l'empire Romain.

Simphronie.

Helas! de ce bon-heur la chance est bien tournée!

Censorin.

Il vous faut obéir à vostre destinée.
L'on n'y sçauroit que faire; il faut patienter;
Vous ne la changerez pour ainsi lamenter.

Simphronie.

C'est pourquoy je me plains, je sanglote et je pleure.
Mais ne retardons plus; allons à la demeure
Où gist ce pauvre corps, pour le faire emporter.

Censorin.

La porte est bien fermée; il nous la faut heurter.
Ho ho! du premier coup elle s'est decroüillée.
Or sus, que ceste chambre en tous lieux soit foüillée
Pour trouver ceste peste et ce cruel venin
Par lequel est deffunt l'amy de Censorin.
Sus à moy! je la tiens, je la tiens, la vilaine!

Simphronie.

O fureur des enfers, Alecton inhumaine!
Pourquoy, bourrelle, as-tu fait mourir mon enfant?

Sainte Agnés.

Ce n'a pas esté moy, mais l'Ange triomphant
Que le Sauveur Jesus m'a concédé pour garde.
Vostre fils, me tenant au rang d'une paillarde,
Estimoit butiner ma chere chasteté.
Mais il est chastié de sa lubricité.

Simphronie.

O demons ensouffrez de l'onde Stigiale!
Ne vois-je pas mon fils estendu mort et pasle?
O bons dieux, quelle veuë! ô quel elancement!
O grands dieux, que je sens de peine et de tourment!
Helas! mon cher enfant, ma tendre geniture!
Je voy devant son temps ta triste sepulture!
Helas! je te voy mort en l'avril de tes ans!
Ce qui rend mes ennuis plus rudes et cuisans.

Encores si Cloton t'eust fermé les paupieres
Le coutelas au poing dans nos troupes guerrieres !
Mais, las ! je te voy mort par une main sans pris,
Non aux effets de Mars, mais à ceux de Cypris.
O fille malheureuse en tout mal debordée !
Las ! tu l'as fait mourir par tes arts de Medée !

Sainte Agnés.

Vous m'accusez à tort. Je n'ay jamais appris
Le profane mestier d'invoquer les esprits.
Du mal de vostre fils je ne fus point coupable ;
Il est mort par les coups de mon Ange indomptable.

Simphronie.

Helas ! S'il est ainsi, je te vay conjurant,
Par ton grand Dieu Jesus que tu vas adorant,
De le remettre au monde.

Sainte Agnés.

Afin que chacun sçache
Qu'un desir de vengeance en mon cœur je ne cache,
Je vay prier mon Dieu de le ressusciter.
Mais devant il vous faut de mes yeux absenter.
Retirez vous au loin, car vous n'estes pas digne
De voir ceste action de la bonté divine.

Simphronie.

Allons, retirons-nous, Censorin, mon amy.

Sainte Agnés.

Esprit de Martian, tristement endormy
Du sommeil de la mort qui les deux yeux lui serre,
Au nom du Createur du ciel et de la terre,
Soudain abandonnant l'infernale prison,
Ranime de rechef ta poudreuse maison.
Leve toy pour redire aux payennes oreilles
Du sauveur des humains les divines merveilles,
Qui, par le riche prix de son sang precieux,
Nous acquit à la croix l'heritage des cieux.

Martian.

Quelle divinité, aux raiz de sa lumiere,
Dessille peu à peu ma debile paupiere;
Me tire bien heureux des flames et des fers
Dont j'étois detenu dans les sombres enfers,
Où les mains des demons, implacables bourrelles,
Gesnent incessamment les ames criminelles,
C'est toy, grand Dieu, poussé d'un incroyable amour,
Qui me rends de rechef l'usage du beau jour,
Et de qui je reçoy l'entiere connoissance
Du merveilleux effet de ta toute puissance.
Ouy, toy seul, Dieu benin, Dieu juste, Dieu clement,
Delivre mon esprit de l'infernal tourment.

Sainte Agnés.

Vostre fils est vivant; revenez, Simphronie,
Pour admirer de Dieu la puissance infinie.

Simphronie.

O grands dieux immortels ! Quel miracle nouveau !
Retirer un deffunt du profond du tombeau !
Avoir contraint Pluton, le monarque terrible,
De ranimer un corps et le rendre sensible !
Je suis tout hors de moy ! Je suis tout transporté !
O grands dieux ! Qu'est-ce cy ? Suis-je point enchanté ?

Sainte Agnés.

Non, non, chassez de vous ce soupçon qui vous ronge.
Vostre fils est vivant, ce n'est charme ni songe.
Approchez-vous de luy, voyez et le touchez.

Martian.

Mon pere, approchez-vous, et maintenant sçachez
Que le Dieu des chrestiens est le vray Dieu du monde.
C'est de luy que depend le ciel, la terre et l'onde.
C'est luy qui nous a faits ; vos fantastiques dieux
Sont demons regorgez de l'enfer odieux,
Qu'il convient d'abolir, eux et leur sacrifice,
Et recevoir Jesus, le grand Dieu de justice.

Simphronie.

O mon fils ! Qu'as-tu dit ? Tu m'as du tout ravy.

Martian.

Il faut que Jesus Christ desormais soit servy ;
Il faut jetter en bas ces images de plastre,

Et, se faisant chrestien, n'estre plus idolastre.
Autrement n'attendez qu'une perdition,
Et, pour le faire court, qu'une damnation.

Simphronie.

Tu me fais peur, mon fils; ma face en devient pasle.
Parquoy je te supplie, entrons dans ceste salle
Pour m'informer encor d'avantage de toy.

Sainte Agnés, seule.

O mon Sauveur Jesus, donne à ces gens la foy,
Veuille les inspirer, et fais que tes miracles
Leurs facent abhorrer des faux dieux les oracles.

LES SACRIFICATEURS DES IDOLES, LE PEUPLE DE ROME, SIMPHRONIE, ET MARTIAN, SON FILS.

Les Sacrificateurs.

Sus, allons chastier ces supersticieux
Qui veulent d'un pendu faire le roy des dieux.
Allons les massacrer de mille coups de pierre,
Et leurs infames corps foulons contre la terre.
Sus, que l'on s'evertuë! Amassez des caillous
Et les faisons crever d'un million de coups.

Allons, donnons dessus! Du coup de ceste pierre
Le premier rencontré je renverse par terre.
Regarde, compagnon; ô, le coup genereux!
Certes il part d'un bras bien fort et vigoureux!

Simphronie.

Quel bruit enten-je là? Quelle horrible tempeste?

Les Sacrificateurs.

Qu'il n'en demeure un seul; qu'on leur rompe la teste!

Simphronie.

Peres, que faites-vous? Qui vous vient transporter,
Et qui vous fait ainsi sur ce peuple attenter?

Le Peuple.

Il ne faut qu'au besoin le courage nous faille.
Sus, sus, deffendons nous! rengeons nous en bataille,
Puisque, sans nul sujet, nos sacrificateurs
Veulent de nostre mort se dire les autheurs.

Les Sacrificateurs.

Comment, grand Jupiter! ce meschant populaire
Se deffend contre nous et tasche à nous deffaire?
Il n'est point repentant de t'avoir offencé,
Honorant ce Jesus par Agnés annoncé?
Darde, darde sur luy tes foudres de Lipare
Et l'envoye là bas au gouffre du Tenare.

Simphronie.

Tout beau, demeurez là! Qui vous fait mutiner?

Le Peuple.

C'est qu'ils nous veulent perdre et nous exterminer.

Les Sacrificateurs.

Ce sont des faux Chrestiens, engeance Plutonique,
Qui perdent les esprits de nostre republique.

Simphronie.

Ce n'est de la façon qu'il y faut proceder.
Pour un il ne faut pas un peuple lapider.
L'innocent ne doit pas ainsi pour le coupable
Endurer les efforts de la Parque effroyable.

Le Peuple.

Vous parlez franchement et selon l'équité.
Nous ne sommes Chrestiens ny ne l'avons esté.
Ce qui nous meine icy, c'est qu'un bruit par tout vole
Que la gentille Agnés, du vent de sa parole,
A tué vostre fils, puis l'a ressuscité.

Simphronie.

Certes, mes bons amis, c'est bien la verité;
Et si vous en doutez, voilà mon fils luy mesme
Qui le vous contera. Las! voyez qu'il est blesme
Pour avoir enduré de si tristes revers!

Martian.

Peuple romain, Jesus est Dieu de l'univers !
C'est luy que nous devons en reverence et crainte
Servir devotement, et non ces dieux de fainte,
Lesquels sont faits de bois ou de quelque metal,
Ayans moins de pouvoir qu'un chetif animal.

Les Sacrificateurs.

O grands dieux eternels ! ô deesses supresmes !
Comment supportez vous de si vilains blasphesmes ?

Martian.

Je ne crain point vos dieux, ains l'unique pouvoir
De celuy qui le ciel fait à son gré mouvoir.

Les Sacrificateurs.

Ceste meschante Agnés (ô cas digne de larmes !)
A troublé son esprit par ses horribles charmes.
Sus, sus, cherchons la viste et la faisons mourir.

Le Peuple.

Si vous l'entreprenez, nous vous ferons courir
Une estrange fortune.

Les Sacrificateurs.

O peuple detestable !
Tu nous menaces donc? Non, la mort redoutable
L'entrainera là bas au logis de Minos.

Mais c'est trop retardé : Sus, rompons lui les os !
La voila, la voila ! Sus, avant ! qu'on luy couppe...

Le Peuple.

Sans l'honneur que l'on doit à vostre sainte troupe,
Je vous jure les dieux que tout presentement
L'on vous feroit souffrir un rude chastiment.
Neanmoins ce respect, gardez que vostre rage,
Malgré nostre vouloir ne vous porte dommage.
Ne passez plus avant si vous estes prudents ;
Sinon vous encourrez de fascheux accidents.

Simphronie.

Qu'est-ce cy, mes amis? Vostre licence est grande!
Respectez-vous ainsi celuy qui vous commande?

Le Peuple.

Arrestons-nous, holà! Posons nos armes bas.

Les Sacrificateurs.

Donc, pour nous arrester, condamnez au trespas
Ceste fausse chrestienne, indigne d'estre au monde
Et de voir de Phœbus la chevelure blonde.

Simphronie.

Vous estes bien cruels de vouloir mettre à mort
Une telle beauté ; vrayment vous avez tort.

Les Sacrificateurs.

C'est vous mesme, seigneur ; vous faites injustice
De ne la condamner à l'extresme supplice ;
Vous faussez les edits des sacrez empereurs,
Qui condamnent à mort les chrestiens pleins d'erreurs.
Si Maximilien entend ceste nouvelle,
Il vous accusera comme traistre infidelle.

Simphronie.

Peres, vous dittes bien et vous avez raison.
Pour ce, je vay la mettre en l'obscure prison ;
Puis, cela fait, j'iray son procez faire escrire,
Afin de l'envoyer promptement au martyre.

Les Sacrificateurs.

Maintenant vous parlez selon vostre devoir;
Maintenant vous parlez selon vostre pouvoir.
Pource nous supplions nos grands dieux tutelaires
De vous continuer vos fortunes prosperes.

Le Peuple.

O brave gouverneur, valeureux fils de Mars,
Dont les actes guerriers volent de toutes parts!
Sacré Palladion de ceste forte ville!
Terreur des mal-vivans, et des justes l'azille!
Las! Nous vous supplions à genoux humblement
De ne point condamner ceste fille au tourment!

Revoquez la sentence encontre elle donnée,
Et faites qu'elle soit chez elle ramenée!

Simphronie.

J'aurois bien grand desir d'incliner à vos vœux,
Car comme vous je suis de son bien desireux;
Mais certes, mes amis, il ne m'est pas possible,
D'autant que l'empereur est trop inaccessible.
S'il faloit qu'il le sceut, je serois deposé
De mon gouvernement comme ayant trop osé.

Le Peuple.

Puis doncques qu'Atropos de si prés la menace,
Pour ne la voir finir, partons de ceste place.

Simphronie.

De cent mille regrets je me sens affliger
Que ceste pauvre fille il me faille juger;
Mais je ne puis que faire. O fiere destinée!
Las! il faut qu'elle soit malgré moy condamnée.
Si j'avois le pouvoir comme la volonté,
Elle ne mourroit pas! O quelle cruauté!
O barbare rigueur, ô fiere tyrannie!
Maintenant la pitié des hommes est bannie;
Ils n'ont plus rien de doux, mais, vrais antropofages,
Ils ne respirent plus que meurtres et carnages.
Las! que j'ay de pitié! Non, je ne sçaurois pas
Condamner ceste fille au funeste trespas.

Seulement y pensant, las! je tombe en extase!
Je m'en vay la livrer au lieutenant Aspase.

Martian.

Pere, que faites-vous? Helas! non, demeurez.
Si vous faites cela, dedans peu vous mourrez.
Le grand Dieu Jesus Christ, son espoux legitime,
D'un esclat foudroyant punira vostre crime.

Simphronie.

Allons doncques, mon fils, penser quelque moyen
Pour tirer de prison ceste fille de bien.

Martian.

Pour Dieu, je vous en prie à genoux, à mains jointes,
Car je suis traversé de mille et mille pointes
Quand je viens à penser aux spectres furieux
Qui tourmentent là bas les hommes impieux.
O Dieu, pere de tous, grand monarque celeste!
Las! ne m'envoyez plus en ce lieu si funeste!

LE PERE ET LA MERE DE SAINTE AGNÉS,
ET LE MESSAGER.

Le Pere.

Ma femme bien aimée et ma chere moitié,
Supplions le grand Dieu qu'il veuille avoir pitié
De nostre pauvre fille en la prison enclose
Pour servir Jesus Christ, en qui son cœur repose.

La Mere.

Allons donc, mon espoux, en quelques lieux secrets,
Offrir nos humbles vœux et faire nos regrets :
Car en ce desplaisir, qui tant et tant m'offence,
Je ne sçaurois d'aucun supporter la presence.

Le Pere.

Je suis bien comme vous, je ne veux estre veu
Quand je sens mon esprit d'affliction esmeu.
Je vay tousjours chercher quelque lieu solitaire,
Mais, ô Dieu, qu'est-ce là? Jesus, comme il éclaire!

La Mere.

O Jesus, comme il tonne! O quel estrange bruit!

Le Pere.

O bon Dieu, qu'est-ce cy? L'on diroit qu'il est nuit!

Allons, retirons nous. Cet improviste orage,
Helas! comme je croy, quelque mal nous presage.

Le Messager.

Les tygres, les lyons, les pantheres, les ours,
Qui dedans les deserts vont écoulant leurs jours,
N'ont point tant de rancœur, tant de forcenerie,
Tant de ferocité, tant de haine et furie,
Comme ces fiers tyrans, au courage de fer,
Qui sont du tout conduits par les dires d'enfer.
Le superbe lyon par le temps s'apprivoise,
Et l'ire des dragons tout de mesme s'accoise;
La mer devient bonace aprés son flottement,
Et les plus rudes vents, aprés leur soufflement,
Arrestent leur haleine, et d'un petit murmure
Reflatent doucement les bois et la verdure.
Mais ces cruels tyrans, en aucune saison,
Ne rappellent chez eux l'usage de raison.
Ils se font tousjours voir d'une mesme nature,
Exerçants tous forfaits jusqu'à la sepulture.
O Dieu de l'univers, pere saint, droiturier!
Comment les laissez-vous ainsi seigneurier,
Vous qui cherissez tant la bonne vierge Astrée,
Qui n'est plus, ô pitié! parmy nous rencontrée?

La Mere.

J'entens icy quelqu'un, mon mary bien aimé,
Qui de quelque accident a le cœur entamé.
Helas! ô doux Jesus!

Le Pere.

O puissance eternelle!
J'ay peur qu'il nous apporte une triste nouvelle.

La Mere.

Pour en estre certains, il le faut appeler.

Le Pere.

O pere de ce tout, veuillez nous consoler!
Mon amy, dittes nous qui vous fait ainsi plaindre?

Le Messager.

Helas! c'est un grand mal lequel vient vous atteindre.

La Mere.

O Sauveur Jesus Christ!

Le Pere.

Mon amy, qu'as-tu dit?
Las! quel mal nous arrive!

Le Messager.

Aspase le maudit...
O Dieu! je ne sçaurois vous conter cet esclandre,
Las! tant j'ay de pitié de voir vos yeux espandre
En aprés un torrent de larmoyants ruisseaux.

La Mere.

J'ay l'estomac percé de cent mille couteaux.

O mere de Jesus! quelle triste adventure
Nous est donc arrivée?

Le Messager.

Helas! elle est bien dure!

Le Pere.

Messager, mon amy, sans plus nous retarder,
Dy la nous promptement.

La Mere.

Jesus nous veuille aider!

Le Messager.

Vostre fille, ô regret! vient d'estre martyrée;
Puis Jesus l'a ravie en son ciel empirée.

Le Pere.

Helas! ma pauvre fille!

La Mere.

O fille que j'aimois
Plus que mon propre cœur! O Dieu! je perds la voix!
Je n'en puis plus, helas!

Le Messager.

Jesus! elle est pasmée!
Il la faut soutenir.

Le Pere.

Ma femme bien aimée,
Au lieu de nous fascher et de nous soucier,
Nous devons bien plustost Jesus remercier
D'avoir en sa maison nostre fille enlevée,
Où c'est qu'à tout jamais elle sera sauvée,
Jouyssant des plaisirs qu'il donne à ses éleus,
Ainsi que dit Saint Paul, qui ravy les a veus.

La Mere.

Le grand Dieu soit loüé de toute ma puissance!

Le Pere.

Encor que ceste mort mille pointes élance
Qui me percent le cœur d'un estrange tourment,
Neanmoins, messager, conte nous hardiment
Sa bien heureuse fin, mesme par quelle voye
Elle est montée au lieu de la celeste joye.

Le Messager.

Vous avez entendu la civile rumeur
Et des prestres des dieux la cruelle fureur,
Et, comme pour finir leur querelle importune,
On mena vostre fille en la prison commune,
L'ayant ainsi voulu le traistre gouverneur,
Qui sembloit luy porter quelque peu de faveur.

Le Pere.

Nous l'avons entendu par le bruit populaire.

Le Messager.

Luy doncques ne voulant se monstrer sanguinaire
(Au moins en apparence), il fait venir à soy
Aspase l'inhumain, le barbare sans foy,
Et luy commande exprés de mettre à la torture
Vostre innocente fille.

La Mere.

O douleur par trop dure!

Le Messager.

Aprés qu'elle eut souffert d'un courage fort haut
De ce cruel tourment l'insupportable assaut,
L'enragé, le felon, l'execrable busire,
Fait dresser un buscher, et puis l'y fait conduire.
Le feu s'estant espris en ce bois vivement,
Il l'a fait élancer dans son embrasement.
Mais, ainsi que jadis, dans l'ardante fournaise,
Les trois enfans hebreux n'eurent point de malaise,
Vostre innocente fille, élevant ses beaux yeux
Vers le palais luisant du monarque des cieux,
Fist par le doux accent de son humble priere
Que ce feu devorant se retire en arriere
Sans luy faire aucun mal. Aspase, regardant
Ce feu qui n'alloit point ceste pucelle ardant,
Commande à ses soldats, ainsi que luy pleins d'ire,
De rapprocher le feu pour afin de la cuire
Et consommer du tout. Mais, cas miraculeux!

Voicy que ce brasier s'élance dessus eux,
Et, quoy que l'on essaye afin de les deffendre,
Aux yeux des spectateurs ils sont reduits en cendre.
Ce miracle si grand, de chacun admiré,
N'a pas ce fier tyran de son mal retiré;
Au contraire, plustost sa rage envenimée
S'en est encore plus ardamment allumée.
Il jure contre Dieu, le menace et se plaint
Que l'orage du ciel a son buscher estaint,
Mais qu'il n'a rien gagné, car, malgré qu'il en aye,
Ceste fille mourra d'une cruelle playe.
Cela dit, il commande à l'infame bourreau
Qu'il luy couppe la gorge avecques son couteau;
Ce qu'oyant vostre fille, à terre elle s'incline
Et recommande à Dieu sa belle ame divine.
Ainsi, voila comment ses jours sont terminez,
N'estant que de treize ans encor acheminez.
Son corps est là gisant sur la terre poudreuse :
Allez l'ensevelir dans une fosse ombreuse.

Le Pere.

Le grand Dieu soit loüé! le grand Dieu soit beny,
Lequel nous a monstré son amour infiny,
Nous envoyant son fils pour nostre delivrance,
Lequel a voulu mettre Agnés en asseurance.
Or sus, allons, m'amie, ensevelir son corps,
Qui, tout couvert de sang, est encores dehors.

FIN.

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

RUE SAINT-HONORÉ, 338